

ENTREVUE

Margaret Atwood

Page D 5



DE VISU

Gigajapon - Big in Japan

Page D 8

LE DEVOIR

CAHIER
D

LIVRES

Identité multiple

Victor Teboul



SOURCE: EDITIONS DU SEUIL

Pierre Bourdieu
1930-2002Un
sport
de haut
niveau

MARCEL FOURNIER

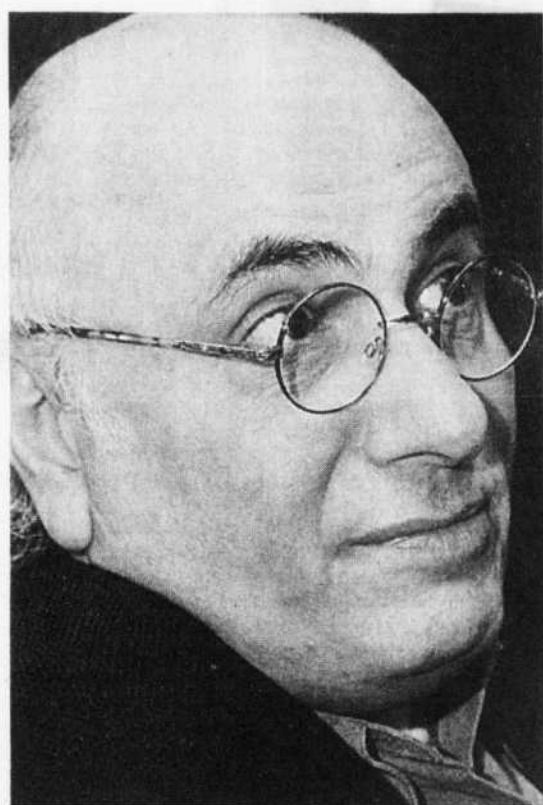
Pierre Bourdieu n'aimait guère les hommages et il détestait toutes les formes mondaines de célébration. Non pas par fausse modestie. Il savait ce que ces rituels cachent d'hypocrisie. Mais la mort impose, dans nos sociétés, ses rituels. Je me limiterai pour ma part à rappeler quelques souvenirs: nos premières rencontres, à l'automne 1970, et la dernière, en juillet dernier. Parler du professeur, de sa vie et de son travail, c'est évidemment, pour celui qui a été son étudiant, une façon de reconnaître une dette et, pour le milieu universitaire, un moyen de se constituer une mémoire.

Le chercheur

À l'automne 1970, je m'inscris à l'École pratique des hautes études (qui deviendra l'École des hautes études en sciences sociales) pour poursuivre mes études de doctorat sous la direction de Pierre Bourdieu. Celui-ci vient de publier *La Reproduction* (1970); il a publié, quelques années auparavant, en collaboration avec Jean-Claude Chamboredon et Jean-Claude Passeron, *Le Métier de sociologue* (1968); il entreprend un vaste programme de recherches devant conduire à la publication de *La Distinction* (1979) et à la réalisation de nombreux travaux sur le champ intellectuel et artistique. Ses réflexions théoriques sur la pratique doivent constituer l'*Esquisse d'une théorie de la pratique* (1972), dont il me fait lire les épreuves. Des premières conversations, je retiens les deux leitmotiv suivants: «*Mon ambition, sur le plan universitaire, est de former les trente meilleurs sociologues au monde.*» «*Mon projet intellectuel est d'élaborer une nouvelle théorie de la pratique.*» Voilà de quoi enthousiasmer un jeune chercheur!

L'enseignement est, pour Pierre Bourdieu, inséparable de la recherche. Au cours magistral, il préfère la formule du séminaire, et, chaque semaine, rue de Tournon, puis plus tard, boulevard Raspail, à la Maison des sciences de l'homme, il réunit, autour d'une grande table, ses étudiants et ses chercheurs pour leur présenter les résultats de ses lectures et de ses travaux en cours. Certes, il a des notes, mais il n'y a rien de linéaire dans ses exposés: il improvise, il ouvre continuellement des parenthèses, s'interrompant souvent, remettant en question ses propres affirmations et les reformulant en d'autres termes. La réflexivité est au cœur même de son travail de recherche et d'écriture.

Pierre Bourdieu est déjà un chef d'école et, comme tout chef d'école, il suscite à la fois admiration et critique. Certains, comme Jean-Claude Passeron, prennent déjà leurs distances. Il a ses détracteurs, même dans sa salle de cours. Bourdieu considère la salle de cours non pas comme un lieu de



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Son récit est triste; c'est l'histoire d'un petit Juif expulsé d'Égypte avec sa famille à cause de la guerre. *La Lente Découverte de l'étrangeté*, dernier roman-récit de Victor Teboul, qui paraît dans les prochains jours aux Éditions Les Intouchables, n'est pourtant pas un livre morose. Il témoigne même d'un certain humour. C'est sans doute parce qu'il s'inspire de souvenirs d'enfance, et que les yeux de l'enfance, on le sait, voient tout différemment.

CAROLINE MONTPETIT
LE DEVOIR

À Alexandrie, où il est né, Victor Teboul fréquentait l'école anglaise. À la maison, il parlait le grec avec sa mère et le français avec son père, qui maîtrisait aussi l'arabe. Cette Alexandrie, c'est celle de l'Égypte d'avant la révolution nassérienne, d'avant la révolution nationaliste, une Alexandrie cosmopolite, aujourd'hui disparue.

C'est de cette ville que Teboul, sa sœur, son père et sa mère seront expulsés lors du déclenchement des hostilités entre l'Égypte et Israël, autour du canal de Suez. Sans cette expulsion, sans ce parcours désorienté sur un bateau en Méditerranée, survenu alors qu'il avait onze ans, Victor Teboul dit qu'il se serait peut-être moins identifié à la condition juive. Cette guerre, cette rupture, a aussi été pour lui la découverte du nationalisme. Un nationalisme qui ne résumera jamais les ambiguïtés personnelles des individus.

«C'est un peu ce que j'essaie de raconter, dit l'homme, affable et attachant, en entrevue. Quand j'étais enfant, et quand je suis retourné [à Alexandrie], c'était la même chose, je me sentais égyptien. Quand on est enfant, on n'a pas le sens des différences, des nationalités. J'ai un peu voulu raconter comment, quand est arrivée cette rupture de 1956, je découvrais que mes amis avaient des origines étrangères. J'avais des amis indiens, des amis grecs, italiens, juifs. On ne savait pas qu'on était juif ou italien, on était des enfants... Alors arrive la guerre, et on s'aperçoit qu'on est étiqueté, que chacun doit avoir un passeport pour témoigner de ce qu'il est.»

Et ce qu'on est, ce n'est pas toujours si facile à définir. C'est le message de ce récit d'enfance, dans lequel on entre doucement, puis de plus en plus intensément, auprès de ce jeune homme qui se construit, à travers des amitiés dans différents pays. Que l'identité, telle qu'elle est véhiculée dans l'actualité et les discours politiques, entre autres, est beaucoup plus diffuse, beaucoup moins claire qu'on ne le prétend.

«Aujourd'hui, quand on parle de métissage, de mixage, d'interculturalisme et de multiculturalisme, on évacue trop rapidement les ambivalences, les tirailllements. Et j'ai voulu raconter que, quand on parle de métissage, on ne tient pas compte du fait que nous vivons des ambivalences. À un moment, c'est comme si, en considérant l'histoire, la politique, l'actualité, cela vous frappe en plein visage, on prend conscience de ces ambivalences.»

Des années plus tard, après s'être installé au Canada, qui représentait une sorte d'Eldorado pour ses parents, Teboul a pris parti pour l'indépendance du Québec. Il a aussi étudié l'image du Juif dans la littérature québécoise, sujet sur lequel il a publié un livre, *Mythe et images du Juif au Québec* (Éditions de Lagrave, 1977).

LIVRES

BOURDIEU

SUITE DE LA PAGE D 1

débats publics mais comme un laboratoire de recherche; il cherche moins à inculquer des idées qu'à développer chez ses étudiants les habitudes du chercheur: rigueur intellectuelle, esprit de sérieux, travail en équipe, va-et-vient entre la théorie et la recherche empirique, etc. Il suggère des lectures, multiplie les conseils, que ce soit pour la construction d'un objet de recherche, l'organisation d'une enquête, la réalisation d'une entrevue ou la rédaction d'un texte. Dès la première année, il m'intègre à son équipe, me met en contact avec son plus proche collaborateur, Luc Boltanski, et m'invite à soumettre mes premiers articles à la *Revue française de sociologie*, et c'est aussi lui qui en supervise l'écriture.

Au début de sa carrière, Pierre Bourdieu a séjourné plusieurs années en Algérie, où il a mené ses premières recherches de terrain. Le philosophe, devenu ethnologue, a publié son premier livre sur l'Algérie, *Sociologie de l'Algérie*. Pierre Bourdieu ne dissocie pas ses réflexions théoriques de ses recherches empiriques; ses ouvrages et ses articles, pour la plupart, portent sur des objets concrets: la maison en Kabylie, les travailleurs en Algérie, le mariage dans le Béarn, l'école en France, le musée en Europe, les pratiques culturelles. Il ne cesse pas d'être philosophe, certes, par ses références (Merleau-Ponty, Wittgenstein, etc.) mais aussi par ses préoccupations épistémologiques. Il prône l'éclectisme des références (Marx, Durkheim, Weber, pour les classiques) et surtout le refus des oppositions (subjectivisme-objectivisme; déterminisme-liberté; structure-histoire). Ce qu'il craint le plus, c'est la fermeture, l'enfermement. Tout l'intéresse: l'anthropologie, l'histoire, la linguistique,

l'économie, la science politique. Il traduit Panofsky et publie, dans la collection «Le Sens commun» qu'il dirige aux Éditions de Minuit, Goffman, Cassirer, etc. La démarche théorique que suit Bourdieu est à la fois originale et ambiguë: elle consiste à élaborer à la fois une théorie de la pratique (avec les notions d'habitus, de capital, de stratégie) et une théorie de la société (avec les notions de rapports de force, de champ, de domination, de reproduction, de violence symbolique).

Selon Bourdieu, la démarche sociologique peut se résumer en deux propositions toutes simples: «tout est relation structurelle» et «tout est construction sociale». Pour qualifier sa propre perspective, il parle de «structuralisme génétique» ou, tout simplement, d'analyse structurale. Le ton qu'il adopte dans ses textes est volontairement provocateur: il critique Sartre, Lévi-Strauss, etc. La théorie n'est pas pour lui un credo mais un cadre conceptuel permettant l'élaboration d'hypothèses qui doivent par la suite subir l'épreuve de la vérification. Il aime à répéter que «le sociologue marche avec des gros sabots» et que, le plus souvent, il ne prouve que des évidences. Ce qui est déjà beaucoup. Il veut faire de la sociologie une science, et il cherche à préserver à tout prix l'autonomie qu'a acquise la science dans nos sociétés.

L'intellectuel engagé

12-19 juillet 2001. À Cerisy-la-Salle, en Normandie, se tient un colloque sur «la réception internationale du travail de Pierre Bourdieu». Une soixantaine de chercheurs,

pour la plupart étrangers, sont cloîtrés dans un vieux château transformé en centre culturel; décontractés mais sérieux, du matin au soir, ils discutent des travaux de Bourdieu et évaluent l'impact de son œuvre dans divers pays: le Japon, le Brésil, le Canada, les États-Unis, l'Allemagne, le Mexique, etc. Un tel événement oblige à l'éloge, la critique est discrète, et la polémique, feutrée.

Pierre Bourdieu a informé les organisateurs qu'il viendrait les deux derniers jours. Nous l'attendons tous un peu nerveusement, espérant qu'il ne se désiste pas à la dernière minute, pour une raison de santé ou de fatigue. Il arrive tel que prévu, le vendredi en fin d'après-midi, après un voyage de deux heures en train. Il salue les uns et les autres, visiblement ému de retrouver d'anciens étudiants et des collaborateurs étrangers. Dans la soirée, après un dîner frugal pris dans le réfectoire, nous nous retrouvons dans un salon à l'étage et formons un grand cercle autour de Bourdieu. Il est manifestement en forme et répond avec humour aux

Bourdieu croyait que la meilleure façon d'avoir une influence sur le cours des choses était de faire de la bonne recherche

diverses questions. L'atmosphère est détendue. La discussion porte tout naturellement sur le film documentaire *La sociologie est un sport extrême*, que le cinéaste français Carle a récemment consacré à Pierre Bourdieu. Nous l'avons visionné la soirée précédente et avions en tête les images fortes du film: Bourdieu debout à la gare de Lyon, s'adressant un micro à la main aux cheminots en grève; Bourdieu seul sur une tribune, dans une salle en banlieue parisienne, discutant avec une centaine de loubards; Bourdieu reconnaît qu'il a laissé toute liberté au réalisateur, avec lequel il était, il faut le préciser, devenu complice; il ne cache pas la satisfaction que lui a procurée la réalisation de ce film.

Le lendemain matin, j'ai une brève discussion avec Bourdieu. Il me demande des renseignements sur les recherches que je mène; il se moque gentiment de l'intérêt que je porte toujours aux durkheimiens et m'encourage à poursuivre ma recherche sur les critères d'évaluation de la recherche universitaire. Je lui soumetts le projet d'un numéro spécial de la revue *Sociologie et Sociétés* entièrement consacré à son œuvre. «Ça peut être utile, me répond-il. Je ne peux m'engager à écrire un texte, mais je lirai les textes, et je verrai.» L'après-midi, les participants sont entassés dans la bibliothèque, les uns assis dans des fauteuils, les autres sur des chaises de bois. Bourdieu prend la parole. Sa communication s'intitule «Éléments pour une auto-socioanalyse». C'était aussi le thème de son dernier cours, le mois de mars précédent, au Collège de France. Bourdieu adopte le ton de la confiance, il délaisse ses notes et raconte son enfance dans une région rurale de la France, ses études à l'École normale supérieure, ses premières recherches en Algérie, etc. Il réaffirme la nécessité pour tout sociologue d'effectuer une telle auto-socioanalyse.

Mais tel n'est pas le seul message qu'il veut nous transmettre. Il y en a deux autres, plus importants. Le premier concerne le métier de

sociologue: le sociologue est d'abord un chercheur. «C'est un métier exigeant. Il faut s'y préparer longuement et sérieusement, comme le font les athlètes. La sociologie est un sport de haut niveau.» Le deuxième porte sur l'engagement: «La sociologie est, s'amuse-t-il à répéter, un sport extrême.» Depuis la publication de l'ouvrage collectif *La Misère du monde* (1993), devenu un best-seller et dont a été tirée une pièce de théâtre, Pierre Bourdieu a attaqué les médias, en particulier la télévision; il a créé une petite maison d'édition, Raison d'agir - Liber, et a multiplié les interventions publiques en faveur des marginaux et des dominés (sans-papiers, immigrés), se plaçant à la «gauche de la gauche». En terminant sa conférence, il dénonce de nouveau le néolibéralisme et la mondialisation et réaffirme la nécessité de la critique dans nos sociétés. Comme s'il y avait urgence...

◆ ◆ ◆
Pierre Bourdieu, toujours, a été un chercheur et un intellectuel engagé, mais un intellectuel engagé à sa manière, c'est-à-dire en dehors de toute partisanerie politique. Bourdieu croyait que la meilleure façon d'avoir une influence sur le cours des choses était de faire de la bonne recherche. Mais les résultats d'une recherche ne parlent pas toujours d'eux-mêmes. Il a fallu que l'intellectuel prenne la parole pour que le message rejoigne le grand public. Bourdieu s'est ainsi situé dans la lignée des Jean-Paul Sartre et des Michel Foucault, mais à deux différences près: il a limité ses interventions aux domaines de sa compétence et il a agi au sein de collectifs, créant ce qu'il appelait l'intellectuel collectif. Son œuvre a ainsi acquis, pour les plus jeunes générations et aussi pour la postérité, son véritable sens: la meilleure façon de changer le monde, c'est de le comprendre; la meilleure façon d'accroître sa liberté est de connaître les déterminismes qui la limitent.

Marcel Fournier est professeur au département de sociologie de l'Université de Montréal et titulaire de la chaire Pathy à l'université Princeton.

IDENTITÉ

SUITE DE LA PAGE D 1

Jusque dans les années 70, avait-il constaté, le Juif dans la littérature québécoise était associé à l'argent et à la communauté anglophone. «Même jusqu'à très récemment, a-t-il dit en entrevue au journal *Voix* en juin dernier, les Juifs imaginaires ici étaient rusés, exploités, et non intégrés.» Il y a eu aussi, précise-t-il, à l'époque post-Holocauste, une image idéalisée des Juifs. Depuis, croit-il, citant notamment la dernière trilogie des romans de Marie Laberge, qui se déroulent dans les années 30 et 40 et mettent en scène des personnages juifs, la situation s'est redressée.

«Je pense que les élites nationalistes ont fait du chemin depuis, dans l'analyse de l'antisémitisme au Québec», dit-il. A l'époque, se souvient-il, les gens s'étonnaient que l'on s'interroge de cette façon sur un Québec perçu comme pur et innocent. Cet antisémitisme n'était pas génétique, avait-il précisé, il n'était même que la norme mondiale d'une certaine époque. «En gros, ajoutait-il, la situation n'est pas du tout la même qu'il y a 27 ans. Et par conséquent, si le nationalisme québécois est mal perçu, ce n'est certainement pas la faute des nationalistes.»

Le Canada, pour cette famille qui avait vécu successivement en Égypte, en France et au Liban, c'était une terre idéale. «Au moins, là, écrit Teboul, pas de guerre civile, musulmans, juifs et chrétiens s'entendent à merveille.» Teboul ajoute que cette situation est demeurée la même aujourd'hui. Et c'est cette laïcité, cette tolérance, qu'il chérit par-dessus tout. Ce sont des valeurs du Québec, qu'il faut nommer, protéger et défendre, à travers les institutions démocratiques. Quant à sa prise de position pour l'indépendance du Québec, il l'explique par les inégalités constatées, à son arrivée, entre francophones et anglophones au Québec.

«Je suis arrivé en 1963. Et entre 1963 et 1968, je me suis aperçu de certaines choses qui faisaient qu'au Québec il y avait des anomalies à

corriger, notamment sur le plan de la langue. Il faut dire aussi que, dans les années 60, la situation économique des Québécois francophones n'était pas celle d'aujourd'hui. Je trouvais qu'il y avait des injustices criantes et que l'indépendance du Québec allait certainement corriger cette situation-là. C'est évident que le monde a changé, la situation n'est pas exactement la même, mais c'est une option politique personnelle dont je demeure convaincu. L'indépendance du Québec va permettre la survie de la francophonie québécoise», dit-il.

Et c'est dans ce Québec, où il demeure depuis 40 ans, où sa mère vit, où son père est mort, et où son fils vit, que Victor Teboul demeure et œuvre.

Il y a quelques mois, il publiait l'ouvrage *René Lévesque et la communauté juive*, toujours aux Intouchables, un recueil rassemblant une entrevue effectuée avec René Lévesque sur les relations du Québec avec la communauté juive et un texte de Teboul sur les relations entre la communauté juive anglophone et le gouvernement Lévesque.

Les sentiments de la communauté juive envers René Lévesque étaient variés, écrit-il, même si, «en règle générale, le courant majoritaire s'est opposé avec fermeté au projet politique du chef souverainiste». En entrevue, Victor Teboul affirme d'ailleurs qu'il croit que les communautés culturelles ne devraient pas se prononcer en bloc pour une option politique. «Je trouve que les organisations juives ne devraient pas avoir de position officielle. Cela, je le maintiens. Par rapport à la politique et à la situation du Québec, je maintiens très fermement qu'il devrait y avoir une neutralité de la part des organismes officiels.» Rafranchissante discordance de cette voix, singulière et plurielle à la fois.

LA LENTE DÉCOUVERTE DE L'ÉTRANGÉTÉ

Victor Teboul
Les Intouchables
Montréal, 2002, 180 pages

BEAUX LIVRES

Maroc, Mexique et proverbes arabes

CAROLINE MONTPETIT
LE DEVOIR

Sur la couverture, il y a une porte bleue, qui dessine dans le mur un arc en fer à cheval, comme on en trouve beaucoup dans l'architecture arabe. Pas étonnant pour un livre qui décrit un pays où les portes ont une telle importance. Portes cloutées des maisons anciennes, portes tracées dans les fortifications des villes. Le livre *Médinas du Maroc*, paru chez Arthaud, s'ouvre sur l'univers fabuleux des vieilles villes (médinas) marocaines.

À travers les photos prises, souvent comme furtivement, par Jean-Michel Ruiz et Cécile Tréal, on visite les villes de Tanger, de Casablanca, de Rabat, de Meknès,

de Fès, d'Essaouira, de Marrakech. Espaces réduits des kiosques des marchés, symboles récurrents du Maroc, où s'activent les vendeurs d'escargots, les vaniers, les boulangers. Jeux du soleil dans le verre teinté des lampes, usure des céramiques qui couvrent les planchers des patios et des ryads de Marrakech.

L'ouvrage offre une foison de couleurs, encore plus vives quand elles se détachent dans l'aridité désertique du paysage, ou sur le profil enneigé des montagnes de l'Atlas. Il n'y manque que le bruit de la lente litanie des vendeurs, le goût, l'odeur, et la chaleur du pain marocain qui sort des fours, dans les fascinantes, les étourdissantes médinas du Maroc qu'une vie entière ne suffirait pas à arpenter.

Pour rester dans le monde ara-

be, ajoutons que les Éditions des Presses du Châtelet proposent un *Grand Livre des proverbes arabes*, qui explore le monde des dictons, tradition intrinsèque au monde arabe, et celui de la calligraphie, qui l'illustre. Les proverbes sont rassemblés par Jean-Jacques Schmidt, qui a entre autres signé un dictionnaire arabe et des traductions de poèmes arabes, et ornés des superbes calligraphies de Ghani Alani. Si certains proverbes tombent à plat hors contexte, d'autres gardent leur saveur et peuvent servir d'introduction à une culture complexe. On y dit que «le chat qui miaule sans cesse n'attrape jamais rien», ou que «le scorpion pique et se plaint», par exemple.

Chez Arthaud, dans la collection «Couleurs et lumières», c'est le Mexique qui prend forme, à travers des textes de Frédéric Ramade et des photographies de Marc Deville. Cette fois, c'est par thèmes que les auteurs ont découpé le pays. On y explore le culte de la mort, par exemple, qui met en scène les *calaveras*, ses squelettes de papier au rictus menaçant qu'on brandit au Mexique lors du Jour des morts. Ce *Dia de los muertos*, célébré à la fin d'octobre, est une occasion de se réjouir plutôt que de pleurer, parce que, dans la tradition mexicaine, la mort doit s'approprier. Et on y enquête sur le cactus magique, ce peyotl célébré par l'écrivain Carlos Castaneda, qui inspire encore aux Indiens Huichols du Nayarit ces décorations aux couleurs psychédéliques.

Les chapitres sur l'histoire du pays feront revivre au lecteur les grands soubresauts politiques de ce peuple, la sanglante conquête espagnole, ainsi que l'indépendance et la révolution de 1910 où figuraient, en tête de proue, Pancho Villa et Emilio Zapata.

MÉDINAS DU MAROC

Texte de Steven Ware; photographies de Jean-Michel Ruiz et de Cécile Tréal
Arthaud
Paris, 2001, 195 pages

MEXIQUE

Texte de Frédéric Ramade; photographies de Marc Deville
Arthaud
Paris, 2001, 162 pages

LE GRAND LIVRE DES PROVERBES ARABES

Choisis par Jean-Jacques Schmidt; calligraphies de Ghani Alani
Presses du Châtelet
Paris, 2001, 270 pages

Palmarès Renaud-Bray

Le baromètre du livre au Québec

du 23 au 29 janvier 2002

1	Roman	LE TUEUR AVEUGLE ♥	M. ATWOOD	Robert Laffont	2
2	Roman	OÙ ES-TU ?	M. LEVY	Robert Laffont	11
3	Roman	MADemoiselle LIBERTÉ	A. JARDIN	Gallimard	2
4	Roman Qc	ADÉLAÏDE - Le goût du bonheur, T. 2 ♥	M. LABERGE	Boréal	44
5	Essai Qc	LE LIVRE NOIR DU CANADA ANGLAIS	N. LESTER	Intouchables	11
6	Polar	PARS VITE ET REVIENTS TARD	F. VARGAS	Hamy Viviane	9
7	Roman Qc	GABRIELLE - Le goût du bonheur, T. 1 ♥	M. LABERGE	Boréal	60
8	Roman Qc	FLORENT - Le goût du bonheur, T. 3 ♥	M. LABERGE	Boréal	15
9	Roman	ROUGE BRÉSIL ♥ - Prix Goncourt 2001	J.-C. RUFIN	Gallimard	22
10	Biographie Qc	MON AFRIQUE	L. PAGE	Libre Expression	15
11	Roman Qc	PUTAIN ♥	N. ARCAN	Seuil	21
12	Spiritualité	LE GRAND LIVRE DE FENG SHUI ♥	G. HALE	Manise	145
13	Spiritualité	LE POUVOIR DU MOMENT PRÉSENT	E. TOLLE	Ariane	71
14	Éducation	LES CARRIÈRES D'AVENIR 2002	COLLECTIF	Ma Carrière	3
15	Sport	GUIDE DES MOUVEMENTS DE MUSCULATION ♥	F. DELAVIER	Vigot	191
16	Roman	QUELQU'UN D'AUTRE	T. BENACQUITA	Gallimard	1
17	Roman	PENSÉES SECRÈTES ♥	D. LODGE	Rivages	1
18	Psychologie	GESSEZ D'ÊTRE GENTIL, SOYEZ VRAI ! ♥	T. D'ANSEMBOURG	L'Homme	55
19	Biographie	GRAND-PÈRE	M. PICASSO	Denol	10
20	Érotisme	HISTOIRES DE FILLES	J. PELLETIER	Quebecor	2
21	Roman Qc	LA GLOIRE DE CASSIODORE	M. LARUE	Boréal	2
22	Cuisine	LE VÉGÉTARIANISME À TEMPS PARTIEL ♥	LAMBERT DESAUNERS	L'Homme	18
23	Jeunesse	CHANSONS DOUCES, CHANSONS TENDRES (Livre & CD) ♥	H. MAJOR	Fides	19
24	Roman Qc	UN DIMANCHE À LA PISCINE À KIGALI ♥	G. COURTEMACHE	Boréal	66
25	Sc. Sociale	RÉFLEXIONS SUR LA GUERRE, LE MAL ET LA FIN...	B.-H. LEVY	Grasset	11
26	Sc. Fiction	LE SEIGNEUR DES ANNEAUX ♥ (éd. de luxe)	J. R. R. TOLKIEN	Bourgois	455
27	Psychologie	HOMME ET FIER DE L'ÊTRE	Y. DALLAIRE	Option santé	16
28	Psychologie	STRATÉGIES DE VIE	P. C. MCGRAW	AdA	14
29	Cuisine	DÉCOUVRIR LE TOFU SOYEUX	Y. TREMBLAY	Trécarré	35
30	Psychologie	LES MANIPULATEURS SONT PARMI NOUS ♥	I. NAZARE-AGA	L'Homme	231
31	Jeunesse	ARTEMIS FOWL	E. COLFER	Gallimard	18
32	Roman	LE VOYAGE EN FRANCE - Prix Médicis 2001	B. DUTEURTRE	Gallimard	22
33	B.D.	TINTIN - Le rêve et la réalité ♥	M. FARR	Moulinart	19
34	Roman Qc	CHERCHER LE VENT ♥	G. VIGNEAULT	Boréal	15
35	Jeunesse	CHANSONS DRÔLES, CHANSONS FOLLES (Livre & CD) ♥	H. MAJOR	Fides	70
36	Psychologie	LES HASARDS NÉCESSAIRES	J.-F. VÉZINA	L'Homme	18
37	Maternité	MON BÉBÉ - je l'attends, je l'élève	E. FENWICK	Reader's Digest	247
38	Érotisme	LE RÊVE ET SES SYMBOLES ♥	M. COUPAL	de Mortagne	138
39	Roman	LE DÉMON ET MADemoiselle PRYM	P. COELHO	Anne Carrière	40
40	Polar	CODE ZÉRO	K. FOLLETT	Robert Laffont	2
41	Fantastique	HARRY POTTER ET LE PRISONNIER D'AZKABAN, T. 3 ♥	J. K. ROWLING	Gallimard	113
42	Sc. Fiction	L'ULTIME SECRÈT	B. WERBER	Albin Michel	10
43	Science	L'UNIVERS DANS UNE COQUILLE DE NOIX ♥	S. HAWKING	Odile Jacob	12
44	Maternité	COMMENT NOURRIR SON ENFANT, 3 ^e édition	L. LAMBERT-LAGACÉ	L'Homme	129
45	Psychologie	À CHACUN SA MISSION ♥	J. MONBOURQUETTE	Novalis	112

♥ : Coup de cœur RB ■ : Nouvelle entrée N.B. : Sont exclus les livres prescrits et scolaires

Consultez les palmarès des livres de poche et de jeunesse dans l'une de nos 24 librairies.

Pour commander : ☎ (514) 342-2815

www.renaud-bray.com

SCABRINI MEDIA

Bien au-delà de la simple impression

et

AGMV Marquis

IMPRIMEUR INC.

La passion du livre québécois

Longueuil • Montréal • Montmagny • Sherbrooke

REVUE

possibles

H I V E R - P R I N T E M P S 2 0 0 2

25^e ANNIVERSAIRE

COLLOQUE-LANCEMENT

Vendredi 15 février, 13 h, à la maison de la culture Côte-des-Neiges, 5290, ch. de la Côte-des-Neiges, Rm. (514) 529-1316

Abonnement

Nom _____

Adresse _____

Ville _____ Code postal _____

Province _____ Téléphone _____

Occupation _____

Ci-joint chèque ou mandat-poste de 25 \$ pour un abonnement à quatre numéros à compter du numéro

Ce numéro : 12 \$

Abonnement individuel : 25 \$

Abonnement de soutien : 40 \$

Abonnement institutionnel : 40 \$

Revue Possibles

5070, rue de Lanaudière

Montréal, Québec H2J 3R1

LIVRES

La culture du moindre

Michel Biron

Le long des autoroutes, à la télé et dans les wagons du métro de Montréal, on peut voir ces jours-ci une série d'affiches assez troublantes invitant les Québécois à être «*confiants dans l'avenir*». L'une d'elles dit ceci: «*Agir ensemble pour la culture*». On y voit une jeune femme les bras en croix, vêtue de blanc sur fond bleu, une fleur de lys dans le coin inférieur droit. Il y a peu, on invitait les Québécois à brandir un drapeau. A présent, ce n'est plus nécessaire: le drapeau, c'est vous et moi. La femme aux bras en croix n'est plus seulement un porte-drapeau: son corps fait désormais partie du drapeau, il en est parfaitement indissociable. La tête légèrement penchée, séduisante mais pas trop, maternelle mais pas trop, cette jeune femme vous accueille les bras ouverts. Vous ne pouvez pas résister. Cette sirène ne veut que votre bien, comme le dit le texte d'accompagnement: «*En cette période de l'année, offrons aux nôtres la créativité d'ici. Encourageons maintenant nos créateurs et nos artistes. Laissons-nous toucher par leurs œuvres. Faisons découvrir leurs musiques, offrons leurs livres et leurs spectacles. C'est comme ça qu'on prépare l'avenir*». Et c'est signé: «*Culture et Communications Québec*».

«*Agir ensemble pour la culture*... Mais quelle culture? Toute la culture est-elle soluble dans le nous national? Et, surtout, cette adhésion est-elle vraiment un moyen sûr de préparer l'avenir? Il y a quelque chose de navrant à lire des slogans qui, tout en se voulant tournés vers l'avenir, reprennent un discours qui ressemble aux vieilleries de l'abbé Casgrain ou de monseigneur Camille Roy. La formule paraît d'au-

tant plus anachronique que des voix s'élèvent, parmi les écrivains actuels, pour contester les vertus d'un grégorisme doublé ici de mercantilisme. Même chez ceux qui s'identifient au nous québécois et célèbrent avec ferveur la littérature québécoise, il en est qui éprouvent de plus en plus d'irritation à voir la littérature ainsi réduite, pour la cause nationale, à l'état de marchandise. C'est le cas de l'écrivain Gilles Pellerin, auteur d'un petit livre intitulé *La Mèche courte - Le français, la culture et la littérature*. Il n'aime pas ce qui se passe en ce moment au Québec et s'en prend, avec sa verve d'éditeur et de conférencier, à ce qu'il appelle «*la culture du moindre*». Par là, il entend: la culture produite à des fins commerciales, la culture moyenne, confortable, unique. Il en veut à la démagogie de l'élite, coupable d'avoir renoncé, sous prétexte de démocratie, à donner au «*grand public*» et à la nouvelle génération les moyens dont elle-même a hérité. Pellerin s'insurge lorsque ceux qui occupent des postes en vue, notamment aux ministères de l'Éducation et de la Culture, prétendent parler au nom du grand public. «*Ce qui convient au grand public sera médiocre - étymologiquement: moyen*».

Ce public n'aurait pas le sens de l'humour, ne penserait pas, n'aimerait pas les émissions littéraires à la télévision ni les vocables nouveaux, et il aimerait par contre se sentir à l'aise même quand il fait des erreurs de français, etc. «*Je ne serais en définitive un vrai Québécois qu'en faisant des erreurs*», conclut-il avec une ironie appuyée.

Et la littérature, dans tout ça?, se demande Pellerin. A force de ne faire lire que des œuvres faciles, quand ce ne sont pas de simples extraits ou, pire encore, des articles de journaux, à force d'enseigner l'art de la dissertation comme un pur exercice de ré-

daction et non d'imagination critique, on finit par susciter toujours le même texte, avec le même nombre de phrases par paragraphe, les mêmes mots, les mêmes idées. La révolution informatique n'arrange rien à l'affaire; elle contribue, au contraire, à nous éloigner un peu plus de ce que Pellerin appelle «*l'œuvre de pérennité*».

On aurait aimé en savoir plus long sur ce qu'il faut entendre au juste par cette expression, sous laquelle se devine une certaine conception de la littérature et de la culture. Ailleurs, l'auteur n'est guère plus explicite lorsqu'il propose de voir dans l'écrivain celui qui fait «*un usage magnifié de la langue*» ou lorsqu'il affirme que «*la littérature est un humanisme*». Parler d'humanisme, d'œuvre de pérennité ou d'usage «*magnifié de la langue*», c'est bien sûr une manière de protester contre la soumission de la littérature à la loi du marché. Mais on ne peut pas employer ces expressions à la légère, comme si elles n'avaient pas, elles aussi, un certain poids historique. Malgré les apparences, on entend en sourdine les résonances d'un discours étrangement traditionnel.

«*Je réclame une minute de silence en mémoire du sens critique*», lance Pellerin en boutade. Afin de prouver ici que le sens critique n'est pas entièrement disparu, je marquerai certaines réserves par rapport au propos et surtout à la forme de ce pamphlet qui me paraît souvent timide et décousu. C'est que les textes rassemblés dans cet ouvrage ont d'abord fait l'objet de conférences devant des écrivains, des professeurs, des bibliothécaires et même des commissaires lors des États généraux sur la situation et l'avenir du français au Québec. Or ces conférences, même transposées à l'écrit, manquent d'unité et de profondeur. Les idées avancées sont moins soutenues par une réflexion personnelle, comme on le souhaiterait, que par des anecdotes ou des apartés.

L'auteur dit avoir «*la mèche courte*» et faire partie de ceux, de plus en plus rares, qui n'ont pas renoncé à exercer leur faculté d'indignation. Ses buts sont nobles et son ras-le-bol est plus que légitime. Mais la naïveté critique est dangereuse car elle produit des illusions qui ne sont pas moins domageables que celles qu'on prétend combattre. C'est une chose que de dénoncer la culture du moindre, mais c'en est une autre que de dire plus précisément contre qui l'on s'élève. S'il s'agit simplement de s'en prendre à l'élite, alors il n'y a pas de combat possible. L'élite, c'est du bonbon pour tout polémiste. Au Québec tout particulièrement, l'élite a le dos large, et il vaut mieux s'en dissocier si l'on souhaite avoir quelque chance d'être entendu. Cette cible paraît aujourd'hui d'autant plus naturelle que l'écrivain ou l'intellectuel a le sentiment d'être à peu près exclu de l'espace politique, le vrai pouvoir décisionnel se trouvant du côté d'une élite bureaucratique et économique qu'on se contente de mépriser de loin.

Mais alors, quel intérêt y a-t-il à mener un combat gagné d'avance (ou perdu d'avance, ça dépend du point de vue)? Où se trouve le lieu de discussion? De quoi et, surtout, à qui parle-t-on, au juste? Ce sont ces questions qui mériteraient d'être abordées de front pour donner à des livres d'humour, comme celui de Pellerin, une portée véritablement critique. Faute de soulever ces questions, on court le risque de prêcher à des convertis.

LA MÈCHE COURTE

LE FRANÇAIS, LA CULTURE ET LA LITTÉRATURE

Gilles Pellerin

L'Instant même

Québec, 2002, 141 pages



CARREFOURS

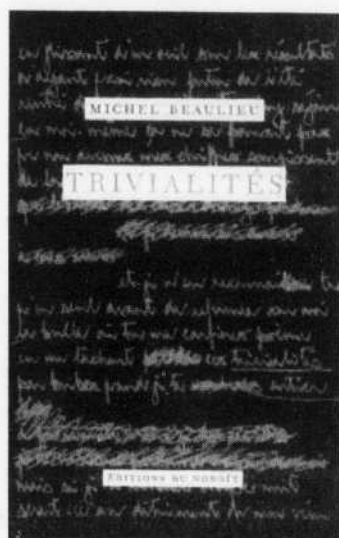
POÉSIE

La vie comme une révélation

DAVID CANTIN

L'écriture poétique peut-elle devenir une forme d'ascèse, voire une discipline des plus rigoureuses, qui accompagnerait les jours, les mois et les années d'une vie? Face aux œuvres de Michel Beaulieu ainsi qu'à celles de Jean-Marc Fréchette, la question s'impose. Certains feront remarquer que ces auteurs s'opposent radicalement. L'un se concentre sur le déroulement inquiet des épisodes de son existence alors que l'autre s'inspire d'une foi chrétienne lumineuse et révélatrice. Et si l'expérience intime basculait soudain du côté de l'expérience mystique?

Trivialités achève, de manière posthume, un dévoilement autobiographique qui fascine encore aujourd'hui. Il faut retourner à l'automne 1984, alors que Michel Beaulieu retrouve le quartier de son enfance, rue Draper, à Montréal. C'est dans ce contexte qu'il écrira son dernier recueil, qui paraît environ 15 ans plus tard au Noroît. Dans une excellente préface qui accompagne ce livre, Guy Cloutier affirme sans hésiter: «*Il y a dans la poésie de Michel Beaulieu une expérience spirituelle incontestable, une utilisation de l'écriture pour aller de l'autre côté, voir l'envers des choses*». Voilà qui en fera probablement sursauter certains, mais un tel constat est loin d'être bête. D'ailleurs, en lisant *Trivialités*, on mesure à quel point, chez Beaulieu, l'acte d'écrire participe d'une nécessité intérieure. Plutôt



que de proposer un collage douteux d'inédits, le recueil, par sa cohérence, étonne à bien des égards. De l'enjambement du vers à la page elle-même, le poème devient le lieu où il est encore possible de démêler les événements disparates d'une vie. Moins étourdissant que l'extraordinaire *Kaléidoscope*, *Trivialités* penche davantage du côté d'une introspection métaphysique.

Le désir, l'amour, le doute et la surprise deviennent des moyens de connaître un peu plus ce qui se cache derrière les apparences. Il y a toujours autant d'anecdotes réelles chez Beaulieu. Toutefois, ce dernier ne tombe jamais dans le narcissisme dérisoire: «*Mais voilà que déjà je me réveille / poë-*

me en souhaitant m'être égaré / ce matin tombait la première neige / et si tu n'offres de toi qu'un passé / poème il me faut vivre au temps présent / déposer les sacs verts près du trottoir / épousseter le système de son / laver la vaisselle qui traîne bien / depuis trois jours passer l'aspirateur / du moins sur le tapis près de l'entrée / courir avant qu'il ne ferme au marché / penser à elle comme chaque jour».

Bien que le ton et l'approche de Beaulieu se retrouvent aussi dans des livres comme *L'Oubli du monde* (Le Noroît - La Feugraie, 1993), de Paul Bélanger, ou *Romans-fleuves* (Le Noroît, 1997), de Pierre Nepveu, son influence reste beaucoup moins grande que celle d'autres poètes de sa génération. Malheureusement, plusieurs ont peut-être tendance à oublier la place qu'il occupe dans l'histoire de la poésie québécoise. Il est vrai qu'il n'est pas toujours facile au lecteur de s'y retrouver d'un livre à l'autre. Par ailleurs, récemment, la revue *Liberté* lui consacrait un numéro-hommage. Du coup, *Trivialités* étonne et demeure un jalon éditorial important.

La précision du vitrail

Dans un tout autre registre, *La Porte dorée*, de Jean-Marc Fréchette, se place sous le signe des références et des symboles bibliques. L'inspiration renvoie à la naissance, de même qu'à l'enfance de la Vierge. On connaît l'exigence spirituelle derrière un trajet de cette nature. Le poème atteint la trans-



parence et la précision du vitrail. Chaque mot renvoie au monde byzantin. La trame du recueil s'organise ainsi autour de sources légendaires. Anne et Joachim, les parents de Marie, doivent faire face à l'affliction de la stérilité. Le désespoir entraîne Joachim dans le désert, où un ange lui apparaît pour lui dire de se rendre avec son épouse sous les murs de Jérusalem, à la porte Dorée. L'heureuse nouvelle de la naissance y sera annoncée, et le couple décidera d'offrir l'enfant au Temple. C'est à cet endroit que Marie recevra son éducation jusqu'à l'adolescence.

Par un habile jeu de miroirs, Fréchette passe d'une voix à l'autre pour raconter cette histoire mythique. Comme toujours, le

poème reste dense, ciselé, et les images ne manquent guère d'éblouir: «*La lampe palpite au coin de la table. / Anne est penchée sur son ouvrage de lin / Elle est penchée en Dieu. Le visage / De son enfant brille comme une pomme pure. / Les étoiles sont des brins de neige suspendus / Au-dessus des troupeaux qui remuent un peu / Et de loin en loin éclairent la nuit / D'un son de clarine*». On pourrait conclure sur ces mots du poète français Robert Marteau, qui écrit, dans la postface, que «*c'est [la] douceur qui humblement scintille et palpite, et bat doucement comme un*

cœur qui prie, étant venu à bout d'éteindre l'angoisse et d'atteindre la quiétude». Il faut prendre le temps nécessaire d'entendre cette parole généreuse et bucolique.

TRIVIALITÉS

Michel Beaulieu

Éditions du Noroît

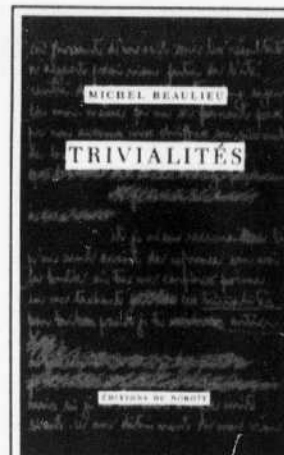
Montréal, 2001, n. p.

LA PORTE DORÉE

Jean-Marc Fréchette

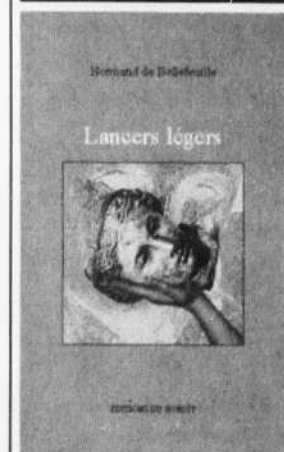
Éditions du Noroît

Montréal, 2001, 71 pages



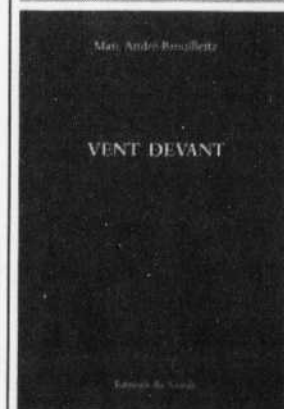
Michel Beaulieu
Trivialités
144 pages - 18,95 \$

et je préfère aller à ta rencontre
poème qui distilles tes surprises
en les égrenant sous le tracé noir
de la plume grise



Normand de Bellefeuille
Lancers légers
Collection Chemins de traverse
71 pages - 17,95 \$

Car une seule chose
absolument importe : ne dire
à jamais qu'une seule chose,
à jamais la même chose.



Marc André Brouillette
Vent devant
84 pages - 16,95 \$

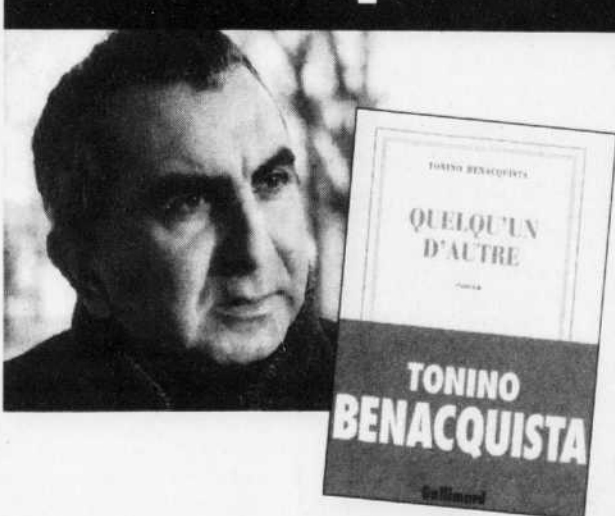
la distance
fond dans l'œil
impatience d'embrasser
le dehors du dedans



Jean-Marc Fréchette
La porte dorée
74 pages - 16,95 \$

Mon cœur me dit
que Marie est une rose
Endormie au jardin du roi David.
La mémoire est une très douce pluie.

Tonino Benacquista



Quelqu'un d'autre

Deux hommes, la quarantaine désabusée,
font le pari de devenir ceux qu'ils ont
toujours secrètement rêvé d'être.
Qui va gagner? Qui va perdre?

Une réflexion joyeuse sur la condition
humaine!

Gallimard

ÉLIZABETH FILION



La Femme de la fontaine

Elizabeth Filion nous offre
un roman où le rythme
enlevé des plus belles
histoires d'amour s'allie au
sérieux documentaire des
grandes sagas historiques.
Fruit de dix années de
recherches et d'écriture, cette
imposante fresque
européenne dépeint un
début de XX^e siècle
tumultueux et passionnant.

QUÉBEC AMÉRIQUE
www.quebec-amerique.com



ÉDITIONS DU
NOROÎT
30 ans de poésie

lenoroit.multimania.com

LITTÉRATURE

ROMAN QUÉBÉCOIS

Le prétoire et l'autel



Robert Chartrand

Ce roman s'adresse à un public lecteur qui, comme les amateurs de voyages organisés, s'attend à être distrait, voire intrigué, mais n'aime pas qu'on le bouscule dans ses habitudes. *La Fille du cardinal* est ainsi un récit balisé, dont certaines des surprises mêmes se laissent deviner d'avance. Un roman de facture sage, qui fait un usage modéré de l'histoire récente du Québec, celui du milieu des années 1940 jusqu'à vers 1968, où les mentalités paraissent plus importantes que les grands événements.

Le passé historique, ici, est une simple toile de fond destinée à rendre crédible la fiction. Mélange d'observations justes et de stéréotypes, il est tout à fait conforme à la perception généralement admise qu'on peut avoir du Québec d'avant et d'après la Révolution tranquille.

Sous le régime Duplessis, où se déroule une bonne moitié du roman, l'Eglise catholique apparaît donc encore toute-puissante. C'est une société fortement hiérarchisée qui a son prolétariat, représenté ici par une armée de religieuses qui servent inlassablement le clergé. Au sommet trône le personnage du cardinal de Montréal, à qui on pourra trouver quelque ressemblance avec le cardinal Léger. C'est un homme d'origine modeste qui a su se faire valoir et s'élever dans la hiérarchie ecclésiastique en usant de son charme. Poser, vaniteux, orateur captivant, il est imbu du prestige de sa fonction. Il sait tirer parti de sa prestance avantageuse. Et s'il est prince de l'Eglise, il n'en est pas moins homme. Taraudé depuis sa jeunesse par le démon de la chair qu'il a longuement combattu, il finit par se rendre. Le résultat, qui lui vaut un moment de mau-

se conscience et surtout la perspective de sanctions, est indiqué on ne peut plus explicitement dans le titre même du roman.

Le roman de Grelet présente en concentré ce qu'on a appelé autrefois un pacte aristocratique, et qui devient ici une alliance entre le prétoire et l'autel. Le cardinal est en effet très lié à une famille de bourgeois argentés, les Pellerin, où on est avocat de père en fils. Les hommes travaillent et brassent des affaires alors que leurs femmes s'offrent le luxe de futilités diverses: hypocondrie, magasinage ou bonnes œuvres.

La fille du cardinal — elle se prénomme Myriam — naît au bout d'une longue gestation romanesque de quelque 140 pages. Elle est le fruit d'un métissage socioculturel pour le moins inattendu, en qui sa grand-mère maternelle, sur son lit de mort, devine un destin d'exception: «[...] elle est un lien entre nos deux civilisations et elle appartient aux peuples de demain.»

Cette jeune fille, plus remarquable par ses coordonnées que par son tempérament, a été une enfant coupée de ses origines, orpheline de naissance, puis d'adoption. Elle grandit bien malgré cela, dans un Québec dont on note au passage les changements: le climat d'optimisme et l'ouverture au monde autour de l'Exposition universelle de 1967; les réticences des médecins à propos de l'instauration du régime de l'assurance-maladie. On y souligne également les rapports conflictuels entre Blancs et Amérindiens, en laissant entendre que la crise d'Oka s'était préparée de longue main.

Mais on insiste surtout sur la condition des femmes, religieuses ou laïques, domestiques ou grandes bourgeoises qui n'avaient autrefois le choix qu'entre la futilité et la servilité, dont le statut et la dignité étaient déterminés par leur père ou leur mari. Ainsi des religieuses: «Elles avaient pour fierté d'obéir à une règle qui faisait d'elles des êtres asexués et qui les châtrait intellectuellement, les dépouillait de toute individualité et les faisait vivre comme des ombres, puisant leur bonheur dans l'esprit de sacrifice que les institutions religieuses, imposent pour asseoir leur emprise.»

Myriam est née dans le monde ancien — celui d'avant 1960 — dont elle subit une partie des avatars. C'était l'époque où la façade était très importante, un monde bien-pensant où les réputations comptaient autant que les compétences. Où on savait étouffer les scandales. Les bourgeois étaient travailleurs, compétents, mais devenaient volontiers cyniques et calculateurs lorsque leurs intérêts étaient en jeu. Myriam grandit cependant dans un monde nouveau, bien dé-

cidée à vivre par elle-même, à faire carrière en toute autonomie: le récit se termine d'ailleurs au seuil de cette avancée.

L'héroïne du roman de Grelet est une métisse hors de l'ordinaire, le fruit d'une rencontre des extrêmes culturels, sociaux et idéologiques, une médiatrice inconsciente de sa mission, le fruit naïf des aïeux de l'histoire.

La Fille du cardinal, qui avait paru en 1997 aux Éditions Mille Pages, dans une édition confidentielle, est un bon gros roman, vivement mené en dépit de quelques temps morts, de répétitions destinées aux lecteurs inattentifs. Les ficelles de l'intrigue sont parfois un peu grosses, elles aussi, et le lecteur se trouvera à quelques reprises dans le même état d'esprit que l'héroïne: «Les péripéties avaient été si nombreuses depuis le choc reçu la veille du mariage que la jeune femme n'avait pas eu le temps de reprendre son souffle et se demandait encore si tout cela était vrai.»

Mais l'écriture est sûre, solide et nous vaut des passages très réussis, comme celui-ci: «Le silence avait de nouveau enveloppé le parc, le bruit de la ville était assourdi par la nuit tombée, et tout le couvent se taisait. On n'entendait plus dans les corridors que le froissement des lourdes robes de drap, c'étaient les Sœurs de la Sainte-Famille qui s'en allaient dormir.»

LA FILLE DU CARDINAL

Nadine Grelet
VLB Éditeur

Montréal, 2001, 657 pages

ROMAN D'AVENTURES

Une épopée terre-neuvienne

SOPHIE POULIOT

Non contente du succès obtenu avec *Cap Random*, pour lequel elle a reçu le prix de la meilleure œuvre de fiction décerné par l'Association des auteurs canadiens, la Terre-Neuvienne Bernice Morgan récidive avec la suite, *Cap Random II*. Ce second ouvrage a d'ailleurs lui aussi remporté ce prix. À quoi peut-on s'attendre, cette fois-ci? À une histoire de femmes fortes qui ont vaincu de difficiles conditions climatiques, géographiques et sociales pour fonder un peuple ou, du moins, une communauté. Banal? Le roman le serait bien davantage

si la conclusion de cette épopée n'était pas si pessimiste.

Tous ces efforts déployés pour s'implanter en terre inconnue, ces famines, ces jours et ces nuits de pêche, de construction et d'agriculture, auront-ils été vains? Car Terre-Neuve, du moins au dire de l'auteure, se vide de ses insulaires. En ayant épuisé stupidement les réserves marines — les quotas ne font pas révéler les politiciens —, on aurait sonné le glas d'un peuple provincial. Plus de poisson, plus de gens; plus de gens, plus de villages côtiers; ne resteraient que les quelques villes qui, dans une très large mesure, survivent

grâce à l'intervention étatique. En entendant ce cri d'alarme, faut-il parler de roman à l'eau de rose? Difficilement.

Pourtant, on trouvera évoqué, au fil du récit, dans ce que fut, du XIX^e au XXI^e siècle, la vie des huit générations de la famille Andrews, originaire d'Angleterre, nombre d'images, de situations et de figures convenues. L'orpheline recueillie comme servante par une marâtre, le commerce rural, les riches égoïstes et vengeurs ainsi que la quête d'identité d'une jeune femme actuelle, jouissant d'une vie professionnelle active, en sont quelques exemples. Malgré cela, force est d'avouer que les péripéties des fondateurs de *Cap Random*, racontées par l'un d'entre eux, savent captiver le lecteur. Elles le captivent si bien, à vrai dire, que celui-ci sera contrarié chaque fois que l'héroïne refermera le livre où est consignée toute l'histoire.

Cette héroïne, c'est Lavinia Andrews, docteure en biologie marine au ministère des Pêches et Océans à Ottawa. La quadragénaire mène une vie rangée, bien qu'elle n'ait jamais connu son père, Terre-Neuvien mort à la guerre avant sa naissance, et que sa mère soit un modèle de génitrice irresponsable. Cependant, à la suite du départ en Australie de son «conjoint» — terme insipide qui décrit parfaitement ces couples convenus et sans ardeur qui sont légion et dont fait partie celui de Lavinia —, la jeune femme aura envie de donner un nouveau souffle à sa vie en acceptant un poste de recherche

en fonds marins à Saint John's, à Terre-Neuve. Aux archives nationales de la ville, elle découvrira le journal d'une de ses ancêtres et sera obsédée par le récit.

Si les personnages secondaires ne sont pour la plupart qu'esquissés, les principaux protagonistes ne sont quant à eux ni sanguinaires ni angéliques, ni géniaux ni imbéciles, ni superbes ni horribles. Ce sont là des personnages nuancés et crédibles. Ensuite, la façon dont ils ont dû, d'une part, trimer chaque jour jusqu'à leurs dernières forces et, d'autre part, se serrer les coudes pour survivre sur une terre hostile oblige à relativiser certains impératifs comme le succès, la gloire et le confort qui, s'ils ont de tout temps existé — cela, *Cap Random II* ne l'oublie pas —, ont particulièrement la cote depuis la révolution industrielle.

Par ailleurs, ce qui fascine le plus dans le roman de Bernice Morgan, c'est le génie qu'elle déploie à élaborer une épopée historique qui saura plaire au grand public — *Cap Random II* fait d'ailleurs l'objet d'une adaptation télévisée qui sera diffusée en plusieurs épisodes dès mai 2002, sur la chaîne Série Plus — tout en évitant que l'ouvrage soit insignifiant. Elle y a semé des pistes de réflexion intéressantes mais aussi absolument nécessaires en ce qui a trait à la gestion des ressources naturelles, plus précisément celles de la faune marine. L'habile mélange de divertissement grand public et de contenu social est un art: voilà un exemple dont on serait fort avisé de s'inspirer.

CAP RANDOM II

Bernice Morgan
Traduit de l'anglais
par Hélène Rioux
XYZ éditeur
Montréal, 2001, 299 pagesUN
BISTRODES DIZAINES
D'ÉVÉNEMENTSDES MILLIERS
DE LIVRES5219, Côte-des-Neiges
Métro Côte-des-Neiges
Tél. : 514-739-3639
Fax : 514-739-3630
service@librairieolivieri.com

POÉSIE

Rêvant dans l'espace

PAULINE GRAVEL
LE DEVOIR

Quoi de plus mystérieux, de plus envoûtant, de plus poétique que le gouffre scintillant de la voûte céleste? Un gouffre qui, à travers ses ténèbres, laisse percer les profondeurs incommensurables de l'univers... Les astrophysiciens Marc Séguin et Benoît Villeneuve ainsi que le poète Jean-François Poupart conviennent les lecteurs à un voyage féérique, haut en couleur et en mots, jusqu'aux confins de l'univers visible à des milliards d'années-lumière de notre planète.

L'ouvrage qu'ils nous offrent est un véritable bijou qui ravira autant les esprits curieux à l'âme lyrique que les amateurs de belle prose s'interrogeant sur la mesure des dimensions spatiales et temporelles de l'univers. *Dialogues dans l'espace-temps* unit en effet les voix de la science, de la photographie et de la poésie en une composition harmonieuse et soignée, digne des beaux livres d'art.

Le fabuleux voyage intersidéral que nous proposent les auteurs débute par des coups d'œil jetés vers notre planète, sa lune et son soleil. Après un atterrissage sur Mars et des rencontres avec des astéroïdes aux formes les plus insolites, nous admirons les visages bigarrés, véritables beautés picturales, des dernières planètes du système solaire et de leurs satellites. Puis, nous quittons l'espace interplanétaire pour plonger dans l'immensité du monde interstellaire où nous croisons comètes, nébuleuses, naines blanches et supernovæ. Nous sommes finalement propulsés hors de la galaxie de la Voie lactée et nous découvrons ses multiples jumelles gravitant autour de leur axe, telles de violentes spirales.

A chaque étape de ce périple est présentée une spectaculaire

photographie croquée par l'un des plus puissants télescopes de l'heure ou par une des sondes lancées dans l'espace il y a parfois plusieurs années. La faible luminosité de certains corps éloignés a nécessité l'exposition prolongée des pellicules photographiques ou des détecteurs électroniques. Les auteurs nous rappellent qu'avant de nous atteindre, cette lumière a souvent franchi une distance gigantesque. «En filant à 300 000 km à la seconde, la lumière de la galaxie d'Andromède prend deux millions d'années à nous parvenir. Quant à celle de NGC 4414, elle y met plus de 60 millions d'années... Ainsi, nous ne voyons pas ces galaxies comme elles sont aujourd'hui, mais bien telles qu'elles étaient au moment où la lumière que nous captions les a quittées... Les galaxies les plus lointaines que l'on peut observer sont si éloignées que la lumière que nous en recevons aujourd'hui a été émise avant la formation de la Terre et du système solaire, il y a 4 ou 5 milliards d'années!»

La description scientifique du phénomène céleste exposé dans la photographie intéressera autant les profanes que les lecteurs avertis. De plus, il faut souligner que la langue employée pour traduire la science est vraiment magnifique, subtile et juste, empruntant quelques figures de style à la poésie, qui investit pour sa part l'autre versant de l'ouvrage.

Le poète Jean-François Poupart a en effet demandé à plus de trente écrivains, poètes, artistes, peintres et philosophes contemporains d'engager un dialogue avec une figure mythique du passé. Ainsi, les paroles d'Élise Turcotte, Fernand Leduc, Geneviève Letarte et Pierre Nepveu entre autres font écho à celles de Hildegard de Bingen, Paul Émile Borduas, D. H. Lawrence et Lucrèce notamment. Parfois, le pari est gagné et il en résulte un tête-à-tête très ému entre les deux auteurs.

En juxtaposant ainsi au discours scientifique les paroles immortelles de certains philosophes, poètes, peintres ou musiciens de jadis, les auteurs voulaient, bien sûr, faire un rapprochement avec les étoiles. Telles les étoiles qui laissent en mourant, pendant des centaines de milliers d'années, une vaste traînée lumineuse avant de se disperser et de reprendre vie sous une autre forme, «les grandes voix éteintes que furent les grands philosophes de l'Antiquité, les peintres de la Renaissance, les poètes des siècles passés, les musiciens et artistes de jadis ont laissé des lumières qui ne cessent de se répandre et qui illumineront les temps futurs», soulignent-ils.

Un seul bémol, mais à combien subjectif, peut être apporté quant à la formule de cet ouvrage. Le lien entre l'image et le phénomène décrit, d'une part, et les poésies proposées d'autre part est parfois trop ténu, trop vague, voire à peine perceptible. Mais la poésie n'est-elle pas aussi impenétrable, par moments, que certains méandres de l'univers...

DIALOGUES

DANS L'ESPACE-TEMPS

Marc Séguin, Benoît Villeneuve
et textes littéraires sous la direction de Jean-François Poupart
Éditions du Renouveau
pédagogique inc.
Montréal, 2001, 137 pages

VIENNENT DE PARAÎTRE AUX ÉDITIONS DU ROCHER

«Nous avons brûlé
une sainte...»

Le roman de Jeanne d'Arc



Biographie romanesque, inspirée, remplie de fées et de batailles, d'imagination et d'histoire.

Mark Twain a consacré douze ans à la recherche et deux autres à l'écriture, s'appuyant sur plusieurs ouvrages de référence dont les minutes des Procès de condamnation et de réhabilitation de Jeanne d'Arc pour la véracité historique.

Mark Twain (1835-1910) est une des plus grandes figures de la littérature américaine moderne.

Le roman de Jeanne d'Arc est un livre sérieux, la dernière grande œuvre de Mark Twain, celle qu'il considérait lui-même comme son chef-d'œuvre.

Collection Grands romans

Épopée magique
et onirique

En 1357, une jeune abbessse est arrêtée pour sorcellerie par son ennemi, le cardinal Chrétien, chef de l'Inquisition. On prépare les bûchers avant même le procès. Prêtresse d'un culte à la déesse Diane, Marie-Sybille révèle son incroyable histoire, ses pouvoirs et cette mission qu'elle ne pourra réaliser qu'en s'unissant à son bien-aimé, Luc.

Le temps des bûchers est une grande fresque moyenâgeuse qui met en scène les heures noires de la sorcellerie et de l'Inquisition et fait revivre les grands mythes hérétiques, avec en toile de fond, la guerre de Cent Ans et la peste noire.

Née en Floride, Jeanne Kalogridis
livre une épopée pleine de magie et d'onirisme
sur cette période fascinante.Communications
Jo Ann Champagne inc.LES MÉDIAS
adp

Déclin des utopies ?

Nos sociétés peuvent-elles vivre sans
l'espoir d'un monde meilleur ?
Quelles formes l'utopie peut-elle prendre
aujourd'hui ? Doit-elle être nécessairement
modeste et moins... utopique ?
Les points de vue de militants, d'artistes
et d'intellectuels sur cette question.

Invités

François Blais
Professeur au département de Sc. politiques,
Université LavalMarc Angenot
Professeur James-McGill de françaisÉlisabeth Vonarburg
ÉcrivaineChasseurs
d'idées

Réalisation : Simon Girard

Dimanche 14 h et 23 h 34
mardi 15 hCette émission est enregistrée :
Olivieri
librairie-bistro
Tél. : 514 739-3639Télé-Québec
telequebec.tv

LITTÉRATURE

Entrevue avec Margaret Atwood

Secrets et mensonges

HERVÉ GUAY

Ce n'est pas parce qu'il donne des entrevues par dizaine qu'un écrivain ne garde pas sa part de mystère. Prenez Margaret Atwood. Je finirai par en savoir plus long sur *Le Tueur aveugle*, son roman le plus récent. Mais à peu près rien ne filtrera des expériences qui l'ont menée à écrire le ténébreux ouvrage, maintenant traduit, qui a reçu l'an dernier le Booker Prize. Récompense équivalente pour les écrivains du Commonwealth à ce que représente le Goncourt pour ceux de la Francophonie.

Au demeurant, le prix semble avoir fait saliver davantage ses éditeurs que la romancière elle-même. Pas qu'elle ne s'en soit pas réjouie. Mais elle se rappelle que, dans son cas, cela avait été bien plus significatif une quinzaine d'années auparavant, lors de la parution de *La Servante écarlate*. Moins connue, elle avait fait partie des favoris à la course au Booker. À cette époque, elle ne l'avait pas obtenu, mais les ventes du livre en avaient été passablement multipliées.

À son avis, pour un écrivain, l'important, c'est de continuer à écrire. Peu importent les honneurs qui viennent avec l'âge et les appellations dont les autres vous affublent. Cela la fait bien rire que certains parlent désormais d'elle comme de la «grande dame de la littérature canadienne». Même si elle aime mieux qu'on la considère comme une grande dame, quoique vieille, que tout simplement comme une vieille. Elle reconnaît par ailleurs qu'à l'exception d'un personnage de nouvelle dans les années 1970, c'est la première fois qu'elle a pour héroïne une dame âgée, qui dispose dès lors d'une perspective étendue.

Lorsqu'on demande à Margaret Atwood ce qui la pousse encore à écrire, elle répond que ce sont les mêmes obsessions qu'autrefois,

sans se donner la peine de les nommer. Elle renvoie plutôt à un ouvrage à paraître en mars, qui réunit six conférences qu'elle a prononcées il y a deux ans à Cambridge. Le sujet? L'écriture. Pas la sienne en particulier, précise-t-elle. Elle tente plutôt de définir ce qu'est l'écriture, ce qu'est un personnage, qui sont ces obsédés qui écrivent. Le titre est éclairant: *Negotiating with the Dead. A Writer on Writing*.

De même refuse-t-elle de dire quels sentiments elle nourrit à l'égard d'Iris, la narratrice de son roman. Elle prétexte que ce qu'elle pense n'a pas d'importance et que seuls comptent les sentiments de son héroïne. Elle me confie pourtant que c'est la première fois qu'elle ose faire mourir sa protagoniste à la fin d'un roman.

Retour à la science-fiction

Pour ce qui est de la forme, Margaret Atwood renoue avec la science-fiction, qui joue un rôle important dans *Le Tueur aveugle*, aussi bien à cause de l'époque où se situe l'action que par le goût de l'auteure pour le genre.

«Plusieurs magazines de science-fiction étaient à la mode dans les années 1930. J'en lisais beaucoup quand j'étais petite. J'ai grandi dans une famille de scientifiques. Je m'intéressais aux voyages dans le temps ou sur les autres planètes, aux mondes imaginaires. Contrairement à ce que beaucoup croient, la science-fiction a une longue et vénérable histoire, qui remonte jusqu'à Platon [La République]. D'une certaine façon, un monde imaginaire se révèle toujours une critique de notre propre monde. Ils font les choses différemment là-bas. C'est mieux ou c'est pire. Même si ces histoires se passent sur une autre planète, elles ne cessent de nous renvoyer à nous-mêmes, quelles que soient les distorsions qui s'y trouvent... La science-fiction est un catalogue de nos désirs et de nos peurs ainsi que d'une



Margaret Atwood

JACQUES GRENIER LE DEVOIR

imagination humaine sans entraves. Celle dont je fais usage dans mon livre agit comme un commentaire social sur cette époque, fidèle en cela à la tradition de la science-fiction.»

Loquace, Margaret Atwood sait l'être quand vient le temps d'expliquer la cécité et le mutisme, les deux grands symboles qui organisent *Le Tueur assassin*. Elle commence par poser que la vue de chacun est limitée. Personne n'est omniscient. Nous sommes donc tous aveugles dans une certaine mesure. La plupart du temps, ce trait n'est pas fatal et ne tue personne. À d'autres moments, c'est différent. Elle fait un lien avec les événements du 11 septembre. Selon elle, nous disposons d'indices. Mais personne n'a fait la connexion. Alors, comme dans son roman, nous avons été aveugles.

Pour elle, le mutisme est d'une autre nature. L'impossibilité de par-

ler est souvent imposée par les circonstances, indépendamment de la volonté. Quand vous êtes muet, poursuit-elle, vous n'avez pas le choix. La différence est grande avec celui qui décide de rester silencieux. Placé dans une telle situation, l'individu ne peut pas parler. L'auteur de *La Voleuse d'hommes* rappelle qu'il s'agit d'un motif récurrent dans la littérature et dans les arts.

De plus, Dieu se fait très présent dans *Le Tueur aveugle*. Il n'est nullement question pour Margaret Atwood d'établir un lien avec ses propres croyances. Pour elle, Dieu s'y manifeste parce qu'il fait partie de la vie des gens. Selon elle, nous tendons à sous-estimer l'influence de la religion de nos jours. Elle constate, de son côté, que les vus sur le sujet conduisent certains à commettre des choses horribles ou fantastiques. À cet égard, le problème de Laura dans son ro-

man est singulier, du fait qu'elle prend les Écritures au pied de la lettre. Son incapacité à comprendre une langue métaphorique ajoute à sa vulnérabilité.

Mais Laura est surtout victime d'amours secrètes — Margaret Atwood avoue que c'est un sujet en or pour un romancier. Le sujet lui paraît d'ailleurs tout aussi justifié aujourd'hui qu'hier. Nul doute pour Atwood que les gens ont encore des idées très arrêtées sur qui doit faire l'amour avec qui. Quant au secret, elle ne croit pas qu'il y ait moins à présent que par le passé. Lorsqu'un secret est gardé, croit-elle, c'est que quelqu'un a une bonne raison pour qu'il le soit. Le secret peut être lié à l'argent ou au pouvoir. Plusieurs mènent encore des doubles vies. Généralement, croit-elle, plus une société est «morale», plus elle suscite des doubles vies. Il en sera de même, pour elle, tant qu'absolument tout ne sera pas permis.

Je lui confie que, s'il y a quelque chose dont font état ses romans, c'est bien l'impossibilité d'accorder sa confiance à quiconque. Elle réagit: «Vous ne devriez jamais faire entièrement confiance à quelqu'un.» Puis elle nuance: «Il ne faut accorder notre confiance aux gens que dans les domaines où ils sont compétents. Confier votre comptabilité à votre comptable, vos affaires bancaires à un banquier, vos dents à votre dentiste, en espérant qu'ils soient à la hauteur.» Et d'où lui vient cette méfiance? «À mon âge, dit-elle, si l'on n'a pas appris cela, on a un gros problème. C'est ce qu'on appelle l'expérience. Dans mon livre, j'ai écrit: "Le bon jugement vient de l'expérience. L'expérience vient du mauvais jugement." Je voulais dire que l'on finit par apprendre de ses erreurs.»

L'autre thème qui se retrouve de nouveau sous sa plume, c'est celui des apparences trompeuses. Elle attribue ce trait à ce que notre

époque n'a jamais été autant marquée, définie, saturée par les images. Ce qu'a accentué l'invention de multiples moyens de duplication et de transmission. En second lieu, ajoute-t-elle, il y a la part machiavélique en chacun de nous. C'est-à-dire que nous nous efforçons de présenter une allure respectable alors que, dans notre for intérieur, nous pensons ce qui nous plaît ou nous pouvons être en train d'ourdir des projets malveillants.

«Les êtres humains, indique-t-elle, ont probablement toujours agi de la sorte. Comme animaux, nous sommes trompeurs. On l'a aussi observé chez les primates. Certains croient que les animaux ne mentent pas. C'est faux. Ceux qui connaissent bien les chiens savent qu'ils le font. Vous découvrez qu'ils ont abîmé vos pantoufles: ils font mine de rien. Même les oiseaux se trompent les uns les autres. La tromperie est ancrée en nous très profondément. Dès que vous écrivez à propos de groupes sociaux, comme je le fais, vous êtes confronté au mensonge. Essayez simplement de dire tout le temps la vérité, vous ne tarderez pas à vous mettre dans le pétrin.»

En ce domaine, Margaret Atwood croit qu'il faut essayer de demeurer honnête avec soi-même. En revanche, servir la même médecine aux autres lui paraît suicidaire. À son avis, c'est probablement ce qui pousse tant d'écrivains à écrire. Ils peuvent ainsi publier la vérité en toutes lettres, changer les noms et s'assurer d'être très loin quand le livre est publié. L'histoire ne dit pas si c'est arrivé à une certaine grande dame de la littérature canadienne.

LE TUEUR AVEUGLE

Margaret Atwood
Traduit de l'anglais par Michèle Albaret-Maatsch
Robert Laffont
Paris, 2001, 584 pages

LITTÉRATURE FRANÇAISE

L'année américaine du roman français

GUYLAINE MASSOUTRE

Dans la course au Goncourt, il est arrivé second. Il publie peu, mais des ouvrages épais, très documentés et soigneusement composés. Marc Lambron ne s'adonne pas à la fiction débridée. Il puise largement dans l'Histoire, écrit sous la dictée des archives.

Étrangers dans la nuit, clin d'œil à la célèbre chanson de Franck Sinatra, raconte les *sixties*. Sur un fond pittoresque, une époque haute en péripéties revit. Trois figures charismatiques, libres d'aller où bon il semble au romancier, guident le fil conducteur romanesque. Elle est journaliste au *New York Times*. Lui, correspondant de l'Agence France-Presse, grand-duc du reportage. Leur trait d'union est d'abord leur passion commune pour une diva junkie.

Le roman se présente comme un dossier: propos rapportés, interviews imaginaires, récits classiques, journaux intimes, correspondance. Plusieurs narrateurs se succèdent. Le procédé littéraire, plus journalistique que romanesque, soutient un rythme rapide et multiplie les angles. L'impression de frénésie et de tumulte domine l'ouvrage: c'est un jugement porté sur l'époque qui aurait gagné à être explicite.

Flottements de la dérive, ivresses multiformes, scintillements métalliques, explosions de feu, de sang et de sexe, le spectacle des *sixties* tache la rétine, blesse la mémoire, imprime le papier. Tel est l'impact de ces «étrangers dans la nuit».

Dérangements non contrôlés

Aucun paradis, sinon artificiels, dans cette Amérique éclatée. Paris, Rome, New York livrent leurs bas-fonds de drogue, derrière d'éblouissantes images. La beauté des *sixties* tue, se tue, hantée par son aventure de mort. Le désir de défoncer se poursuit jusqu'au Vietnam. Sur un vaste échiquier nocturne, les reines, les fous, les soldats livrent leurs jeux de massacre. Jusqu'à ce qu'une rafale de mitraillette les renverse.

Lambron brosse, entre autres, le portrait sulfureux d'Andy Warhol. Sa Factory rassemble une faune de dévôts qui vénèrent l'icône, en sacrifiant au culte de la pharmacopée. Ces fantômes n'évoquent guère de sympathie, et on pourrait discuter de la séduction froide qu'ils opèrent, par-delà leur mort, sur Lambron: Warhol devin, génie de la prophétie? Et si le Pop Art avait été plus qu'une mise en scène tapageuse, un ersatz clinquant de la culture d'Hollywood? Et si l'ironie de Wa-

rhool avait été plus que le ricanelement d'un détraqué? Le narrateur laisse des doutes.

Pourtant, *Étrangers dans la nuit* est un montage cohérent et crédible. La fiction y rejoint la réalité sans tracer de frontière. Lambron signale les documents qu'il a utilisés en fin d'ouvrage. Dans *1941* (publié en 1997), il montrait déjà son goût du détail vrai dans la fresque collective, son intérêt pour le contact entre les personnalités louches de l'Histoire et les gens ordinaires. Dans ce roman-ci, l'après-guerre hyper cherche la sensation de l'extrême.

L'Amérique sous adrénaline

Impossible de ne pas penser à l'excellent prix Goncourt de l'an dernier, *Ingrid Caven* de Jean-Jacques Schuhl (Gallimard), qui couvrait lui aussi ce milieu d'art, de fric et de drogue dans une partie de son livre. Schuhl écrivait en témoin, joignant sa compassion humaine à la finesse de son analyse. Lambron, pour sa part, compile des données

exactes, sans percer les apparences. Mais il réussit souvent à donner aux faits une authenticité qui le dispute, en intensité, aux affects de la mémoire.

Ces romans ont du cœur, quoi qu'il en soit des coups de fouet et des photos d'agonie. Les accents de vérité, chez Schuhl, touchaient à un amour sublime. Ceux de Lambron demeurent d'un romanesque plus anecdotique. Comme un documentaire vivant, un peu en retard sur les best-sellers de Bernard-Henry Lévy.

Un autre roman français, primé cette année, croisait lui aussi dans les eaux new-yorkaises. Dans *Le Voyage en France*, Benoît Duteurtre ramenait le sujet sur le terrain critique parisien. Lambron, quant à lui, ne pratique pas la dérision. On le sent fasciné par cette Amérique, où les héros évitent les balles mais tombent sous l'acide, brûlés d'une génération perdue.

Ses personnages féminins, moins loufoques que chez Duteurtre, sont plus intelligentes: cela ne nuit pas. Enfin, mentionnons

que *Apocalypse Now*, le célèbre film de Coppola, jette son ombre sur la partie consacrée à la guerre du Vietnam. On n'entrera jamais dans l'esprit du tueur, comme dans les récits de guerre de Paul M. Mar- chand, mais on frôle le feu de l'action dont l'événement, à l'extrême limite de la vie, glorifie, sous ces plumes, notre monde en charpie.

Goncourt 2000, 2001, Renaudot 2001: les jurés littéraires français aiment l'Histoire. Femina 2001: les Antilles. Entre l'Amérique de Ru-

fin et celle de Lambron, ils ont préféré *Rouge Brésil*. On imagine mal un succès de librairie équivalent pour *Étrangers dans la nuit*, en raison de sa contemporanéité, de sa composition fragmentée et de son écriture nerveuse, chargée d'affects, volontiers pathétique.

ÉTRANGERS DANS LA NUIT

Marc Lambron
Grasset
Paris, 2001, 359 pages

LIBER

Gilles Lipovetsky

Métamorphoses de la culture libérale

Éthique, médias, entreprise

Libér

Gilles Lipovetsky

Métamorphoses de la culture libérale

Éthique, médias, entreprise

Agenda littéraire février 2002

UNEO

Union des écrivains et écrivaines québécois

MARDI 5 FÉVRIER, 19 h 30

Mardis Fugère

CONFÉRENCES LITTÉRAIRES DE

JEAN-JACQUES PELLETIER

Auteur de *L'Argent du monde* avec Jean Fugère

Maison de la culture Frontenac

2550, Ontario Est, Montréal

Entrée libre

JEUDI 7 FÉVRIER, 19 h 30

Des mots et des sons

LECTURE-CONCERT INSPIRÉE PAR LE CAMBODGE

TERRASSES DIVINES

par l'écrivain **JEAN-PIERRE PETITS**

Maison des écrivains

3492, avenue Laval, Montréal

Entrée gratuite. Réservation obligatoire

JEUDI 21 FÉVRIER, 19 h 30

L'amour des mots

LECTURE EN MUSIQUE

par l'écrivain belge **ANDRÉ ROMUS** et l'écrivaine québécoise **HÉLÈNE DORION**

Maison des écrivains

3492, avenue Laval, Montréal

Entrée gratuite. Réservation obligatoire

Renseignements et réservations au (514) 849-8540

www.uneo.qc.ca

JEAN-PIERRE GUAY

Le Cœur tremblant

« Je n'écris pour personne, et je n'écris pas pour moi non plus. »

LES HERBES ROUGES / JOURNAL

PRIX DE L'ACADÉMIE 2002

DOMINIQUE ROBERT

Caillou, calcul

LES HERBES ROUGES / POÉSIE

LITTÉRATURE

ROMAN DE L'AMÉRIQUE

Macroescroquerie

Joyce Carol Oates semble interroger
les ressorts mêmes de la conscience protestante

Louis Hamelin

Y a-t-il une institution plus américaine que le Reader Digest? Ces gens sont parvenus à me débiter au fond des bois et ils m'expliquent, par la poste, une clef (une vraie clef!) collée à un petit carton où il est écrit: «PRIVILEGED TREATMENT». Ce n'est pas tout! On m'assure que je suis désormais en possession d'informations confidentielles pouvant faire de moi un «gagnant garanti» (admirez la formulation...), c'est-à-dire quelqu'un dont les chances de devenir un «gagnant de prix qualifié» sont «100 % confirmées»! Je ne résiste pas à l'envie de citer la suite, c'est trop douce musique à mes oreilles: «After a detailed nationwide (!) screening and selecting process, we determined that the Hamelin name merited special prize opportunities.» A qui le distu, l'ami!

«Baiser son prochain» est l'injonction occulte qui repose à la base de toute entreprise profitable. Cette frontière floue qui sert à démarquer l'opération légale de la magouille éhontée constitue le domaine d'expansion idéal de tout commerce qui se respecte. Bronfmann chez nous, Joe Kennedy aux USA ont mis sur pied des fortunes colossales en exploitant les faiblesses humaines et celle de la Loi sur la prohibition, et qui sait si nos Hells Angels et nos trafiquants de cigarettes ne sont pas les hommes d'affaires modèles de demain, vertueux citoyens du Québec inc. de l'avenir?

Cette rouerie foncière qui donne à l'impulsion marchande son allure de constante oscillation entre deux désirs (désir de conquérir un avantage matériel, désir de respectabilité sociale) me paraît être le sujet central du nouveau livre de Joyce Carol Oates.

A un collègue qui lui demandait comment elle arrivait à «publier autant», Oates répondit un jour: c'est peut-être parce que je vais à moins de cocktails que vous. L'œuvre de la dame est colossale, d'une ampleur qui la place au premier rang des lettres américaines contemporaines. Amateurs de micro-récits intimistes, prière de s'abstenir. Carol Oates embrasse large. Elle survole les destins, les histoires de famille et

les siècles, et les sujets les plus brûlants ne semblent point la rebuter, tel ce Marilyn Monroe intitulé *Blonde* (Stock, 2000), dans lequel elle reprenait la thèse d'une exécution secrète de la star visant à mettre fin à certains chassés-croisés compromettants (entre la mafia et les frères Kennedy, par exemple).

Dans *Mon cœur mis à nu*, elle s'attache à suivre, sur deux générations, les péripéties d'une famille américaine que l'on voudrait croire typique (dominée à la fois par l'appât du gain et le goût du Jeu, le désir d'intégration et la différence). Il y a de l'élan fondateur dans le destin du clan Licht, une conscience d'appartenir aux élus, derrière les rododendrons de son patriarcat, prénommé Abraham pour dissiper à l'avance toute possibilité de malentendu. Mais si avatar biblique il y a, il est le fait d'une tribu athée et maudite. Abraham, cet escroc patenté à l'intelligence redoutable, est le plus beau personnage de fripouille à avoir été inventé par la littérature récente. Il appartient à ces individus louches et parfois sophistiqués qui vivent de la jobardise de leurs semblables.

La devise paternelle, proposée comme credo à une progéniture issue de trois épouses qui vit dans une église désaffectée, exposée aux miasmes délétères d'un mariage du nord de l'Etat de New York, est:

«Les autres sont nos ennemis.» Une variation du «Chacun pour soi» qui préside aux destinées de la forme de capitalisme sauvage et primitif dont l'histoire des Licht est la contemporaine, eux pour qui l'entraide n'est possible qu'à l'intérieur de l'étroit réseau tissé par les liens du sang. Quant à Abraham, il croit fermement que «le scintillant globe terrestre n'est véritablement pas plus gros qu'une pomme, qu'il peut cueillir, et dévorer!»...

Le thème de la famille parvenue se double ici d'une grande richesse métaphorique (notamment dans l'utilisation des symboles religieux) et d'une habile réflexion sur les aléas de l'identité. En effet, dans ce monde «criblé d'énigmes» qui nous entoure, l'escroc, capable de troquer son nom à loisir et de changer d'apparence selon ses besoins, possède un avantage certain. L'univers est une scène de théâtre sur laquelle les lucratives entourloupes de la tribu Licht adoptent la figure ambiguë du Jeu. Leurs coups fourrés se teintent d'un esprit ludique pleinement assumé, et une partie de l'intérêt du livre repose sur la vérité suivante: la franche canaille qui sait jouer selon des règles, se plier à une éthique qui lui est propre, et faire montre, à l'occasion, d'une superbe dignité des meilleurs coups d'Arsène Lupin, offre un spectacle plus sympathique que les agissements hypocrites des praticiens de la crapulerie ordinaire.

Cette évidence sautera aux yeux d'Abraham lorsque, ayant parfaitement négocié le parcours d'une énième ascension sociale (bientôt suivie, n'en doutons pas, d'une chute tout aussi spectaculaire), frayant maintenant avec les milieux corrompus du pouvoir, il verra les proches du président Harding se

remplir les poches avec une absence de subtilité qui irritera en lui l'artiste accompli.

En conjuguant ainsi, dans une fresque d'une virtuosité éblouissante, foisonnante de détails historiques et d'érudition, les deux grands thèmes que sont la religion et l'escroquerie, Joyce Carol Oates semble interroger les ressorts même de la conscience protestante, laquelle, on le sait, fait de l'acquisition des biens matériels et de la richesse la récompense temporelle d'une vie spirituelle épanouie. Abraham n'a nul besoin de dialoguer avec Dieu: il est Dieu, sa succursale terrestre, Père bienveillant et sévère d'une tribu errante et prédestinée. Reste à voir si sa nombreuse progéniture, aux talents diversifiés mais pas toujours exploitables, hélas, à des fins d'escroquerie, saura suivre sans déchoir les traces paternelles.

Tout ça est écrit dans un style touffu, parfois complaisant, truffé, entre autres, de phrases interrogatives destinées à relancer la narration, mais qui deviennent vite un simple truc. Agacé par tant d'abondance, saisi d'un doute, le lecteur se demandera même si l'auteure ne s'amuse pas à pasticher certaines formes naïves ou

anciennes de la littérature populaire. Pour l'emboîter à son tour.

MON CŒUR MIS À NU

Joyce Carol Oates
Traduit de l'anglais (Etats-Unis)
par Claude Seban
Stock
Paris, 2001, 626 pages



MARION ETTLINGER

Joyce Carol Oates

LE FEUILLETON

Cinema inferno

Un très beau roman d'Antonio Soler,
à la fois lumineux et sombre, plein d'intimité et d'explosions

Comment dit-on «polio» dans le langage solérien? «[...] une chose molle, un lait qui pénètre dans les os et les rend friables comme des biscuits qui tombent en miettes sur la table avant d'arriver à votre bouche, une chose flasque et silencieuse, un sommeil dans la moelle des jambes.» Une jeune adolescente inaccessible et désirée? «[...] doux Vésuve d'où s'échappaient des cendres sucrées et une lave de miel.» La mort, avec dans la tête le souvenir brûlant de celle que l'on vient d'assassiner? «[...] un éblouissement [...] qui gagna tout son corps, lequel cessa d'être un corps pour devenir pendant quelques instants lumière, locomotive, grillon, campagne, ferraille et ciel, le tout mélangé, le tout vibrant jusqu'à ne plus être qu'obscurité.»

Voilà quelques exemples de ce langage imagé, délicieusement enfantin, exagérément concret pratiqué par cet écrivain qui nous donne ici un très beau roman, à la fois lumineux et sombre, plein d'intimité et d'explosions, tissé d'un trait dans le fil du temps et les tiraillements du désir, mêlant le grotesque et le sublime, chargé de fuscées à vous donner le vertige, mais aussi de compassion et d'humanité. Pour ce roman (*Las Bailarinas Muertas*) paru en Espagne en 1996, Soler a d'ailleurs reçu le prestigieux prix Herralde. Il le méritait.

La vie est ailleurs

Le récit se déroule en deux lieux, qui représentent aussi deux temps de l'Histoire, à mille kilomètres de distance. D'un côté, un quartier populaire de Malaga, la patrie du narrateur, de l'autre Barcelone, celle qu'a choisie son frère aîné Ramon, attiré par la grande ville et ses feux. Nous sommes aux environs de 1960, parmi une bande de jeunes à peine pubères jouant au foot dans des terrains vagues, avec comme gardien de but un jeune garçon que la polio a rendu infirme. Nous les suivons dans la boîte d'un camion où l'on consomme son ennui à pomper sans répit des cigarettes qui vous donnent le tour-



Jean-Pierre Denis

nis; dans les rues, observant les jeunes filles en fleurs qui vous regardent d'un air dédaigneux, sûres déjà de leur pouvoir; pour une partie de branlette dans une vieille Renault 8 peinte en rose au beau milieu d'un cimetière de voitures; mais surtout nous nous rassemblons autour de ce vaisselier où les parents du narrateur enferment les photos et les lettres envoyées par Ramon du club de Barcelone où il a décidé de réussir dans le showbiz.

Là, c'est l'autre monde, celui des danseuses à strass et à paillettes, celui où l'on voit défiler des personnages de cinéma qui font rêver et vous donnent le sentiment que la vie est ailleurs, que les danseuses ont beau tomber raides mortes au milieu de la scène avec ce bruit de ferraille que fait Tatino (le gardien de but) quand il se jette par terre avec tout son attirail pour contrer un lancer, là se trouve la seule vie possible et souhaitable pour un jeune provincial, quitte à n'y connaître que des drames.

Soler saisit ici toute l'importance qu'ont prise le cinéma et la photo au sortir de la guerre quand, au moment de rebâtir une civilisation, l'image cinématographique s'est faite le principal vecteur de nos espoirs, le catalyseur de nos récits, individuels comme collectifs. Et son choix de faire vivre par «procu-

ration» au narrateur et à toute sa famille les aventures de Ramon (bientôt chanteur-vedette sous le nom de Carlos del Rio), du photographe Rovira, du boxeur Kid Padilla («un combat-une défaite»), du serveur Alvarez (secrètement amoureux de Gregory Peck), de Bonilla, dit Chin Lu, de Cosme Cosme, l'éternel suicidaire, de Machuca, le flic pourri, des

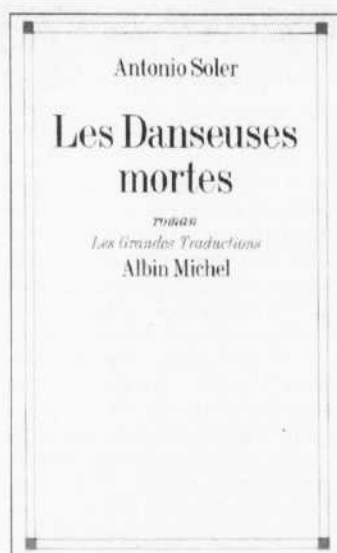
exemple Ramon aperçoit l'actrice qui s'est entichée de lui se curer les ongles du bout d'un doigt... «un geste bref, à peine entrevu mais qui rappela à mon frère la façon dont tante Manolita se curait les dents et ce fut soudain comme si le monstre Valli [c'est le nom de l'actrice] cessait d'être un monstre».

Le cinéma ne tolère pas la vulgarité du quotidien, pas plus que la sortie du cadre. Et quand Soler plonge dans l'érotisme trouble de jeunes adolescents, là aussi il réussit à nous convaincre que tout est affaire de poésie — de poésie de l'image, de cinéma intérieur. «Cet éclat sombre, quand les yeux de Quini s'étaient posés sur moi, m'avait fait penser aux braises d'un feu dans le halo de sa chaleur brûlante. Au fond de ses yeux j'avais perçu aussi, outre les lèvres et le corps entier de Quini, le susurrement du réservoir des Souds-Muets et le frémissement des couleurs glissant dans la noirceur des eaux, le chant des grillons, le fracas des décombres et des crissements de lune que Tatino prétendait avoir entendus tandis que Valeria s'agenouillait devant lui et de ses lèvres obscures et chaudes absorbait sa vie.»

denisjp@videotron.ca

LES DANSEUSES MORTES

Antonio Soler
Traduit de l'espagnol par Françoise Rosset
Éditions Albin Michel
collection «Les Grandes Traductions»
Paris, 2001, 337 pages



LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE

Mémoire et légende de Macédoine

SI LA VIE
vous intéresse...SI LE LIVRE
vous intéresse...SI LA LIBRAIRIE
vous intéresse...Élisabeth Marchaudon
libraireLIBRAIRIE
HERMÈS1120, av. laurier ouest
outremont, montréal
tél.: 274-5669 téléc.: 274-5660

NAÏM KATTAN

Que se passait-il dans la Macédoine rurale de la fin du XIX^e siècle? Comment s'y établissaient les rapports entre maris et femmes, parents et enfants, frères et sœurs? Comment l'amour se vivait-il? À travers un vaste roman, *Le Crépuscule des loups*, Zyranna Zatéli tente de répondre à ces questions. Ce dernier n'est ni historique ni sociologique mais raconte la geste d'une famille rurale. La vision est celle d'un écrivain. Chaque détail compte, chaque réplique sollicite l'attention. Le lecteur est transporté dans un ailleurs où l'histoire se vit au jour le jour, dans un monde quotidien où les mythes rejoignent les rêves et où la vie est partout présente. La romancière ne s'évade pas dans un passé légendaire mais rend actuelle une réalité où la naissance est perpétuelle et que guette la mort.

L'histoire commence avec Christophoros, le patriarche. Celui-ci est beau, et nulle femme ne lui résiste. Il se marie trois fois, engendre une

douzaine d'enfants. Sa deuxième femme, Eutha, est tueuse de serpents; elle est une figure emblématique, mère de 16 enfants. Les protagonistes traversent ainsi une scène immense, un monde de tous les lieux et de tous les temps. Le plus bel homme du siècle est Hétychos, et c'est le fils de Christophoros et d'Eutha. Sa femme Fébronia, qui fut déjà mariée, sait qu'il est le père de son petit-fils et l'amant de sa fille. A eux deux, ils ont 18 enfants.

Le roman foisonne ainsi en personnages qui surgissent d'un réel qui échappe à l'histoire. Le temps ne s'arrête pas, n'a ni commencement ni fin, et le rêve n'est ni attente ni fantasme mais s'inscrit dans une continuité qui accède à la légende.

Le Crépuscule des loups évoque la littérature grecque classique mais aussi les gestes arabes et certains récits contemporains de l'Amérique latine. Mais c'est d'abord et surtout l'œuvre d'une romancière. Ainsi, Zyranna Zatéli, dont c'est le premier livre, a, sur rejoint, en mettant en lumière sa propre culture, toutes les cultures.

LE CRÉPUSCULE
DES LOUPSZyranna Zatéli
Traduit du grec
par Philippe Bouchard
Éditions du Seuil
Paris, 2001, 651 pages

HIP HOP
FUNK
DUB
ELECTRO
R&B

Pour le plaisir

CISM
89,3 FM

ESSAIS

ESSAIS QUÉBÉCOIS

Les opinions du professeur Tremblay

Ancien ministre de l'Industrie et du Commerce du premier gouvernement Lévesque, professeur de finances publiques et internationales à l'Université de Montréal et économiste reconnu, Rodrigue Tremblay a réfléchi et nous propose le résultat de ses cogitations dans un essai hétéroclite pompeusement intitulé *L'Heure juste*. L'homme a de l'expérience, est rompu à l'argumentation journalistique (qu'il pratique, entre autres, au journal *Les Affaires*) et tout l'intéresse. Aussi, il s'avance aujourd'hui avec la prétention de celui qui sait et qui entend nous expliquer ce qu'il faut penser d'une foule d'enjeux majeurs qui interpellent nos sociétés.

Partisan du libéralisme économique à visage humain qu'il tient pour la quintessence de la pensée occidentale, le professeur Tremblay ne brille ni par l'originalité ni par la pertinence de ses propos. Qu'il soit opposé à la peine de mort et à l'orgie des jeux de hasard, qu'il soit favorable à une réforme du mode de scrutin et à des politiques familiales plus généreuses, on veut bien, mais on voit mal ce que sa contribution apporte de nouveau à ces débats. Quand on prétend donner l'heure juste, on ne peut se contenter d'aligner des poncifs, comme il le fait dans ces chapitres et dans ceux qui traitent banalement de l'effet de serre et de la démographie.

Il y a, toutefois, pire encore, et c'est l'arrogance dont fait preuve Tremblay à l'égard de ceux qui contestent ses dogmes. Au sujet des OGM, par exemple, ce chanteur naïf des vertus de la science réduit les arguments de ses opposants à des « craintes plus imaginaires que fondées » et décrète sans autre forme de procès que, « dans quelques décennies, on rira des craintes que ces innovations biologiques ont pu soulever ». La seule prudence qui trouve grâce à ses yeux en cette matière est celle qui consiste, pour ceux qui savent, à ne pas effrayer les ignorants. Disons qu'on a déjà vu une heure plus juste que celle qui consiste à attribuer un chèque en blanc à la technoscience.



Louis Cornellier

Dans le chapitre le plus long de cet ouvrage consacré à « la place des religions dans une société démocratique », Tremblay atteint vraiment le fond du baril argumentatif. Absolument sourd à toute la richesse philosophique et anthropologique de la tradition théologique mondiale, il s'enferme dans une vision instrumentale de la religion digne d'un apôtre adolescent.

En plus de nier toute valeur de vérité à l'expérience religieuse, qu'il qualifie de « fuite dans l'illusion », et de réduire la prière à un dialogue avec soi-même, le professeur dresse une sélective liste noire des dérapages religieux du passé afin de mieux discréditer ce que, visiblement, il connaît mal. Pour lui, la religion ne peut être que fanatique ou instrumentale puisqu'elle repose toujours « sur des idolâtries plus ou moins primitives, sur des légendes plus ou moins fictives, sur des superstitions plus ou moins irrationnelles, sur des mythes et des illusions plus ou moins élémentaires et sur des balivernes et chimères plus ou moins invraisemblables ». Et celui qui refuse même de reconnaître qu'il puisse exister quelque chose comme l'intelligence de la foi se rend-il compte que son bête mépris repose, lui, sur une ignorance franchement insupportable? Comme le libéralisme et la science, la religion peut, c'est vrai, asservir, mais elle peut aussi,

comme les deux autres, libérer. D'ailleurs, opposer, à la manière de Tremblay, science et foi, comme si cela allait de soi, ne rime à rien. Il y a longtemps que les esprits les plus avisés, de part et d'autre, ont abandonné ce stérile champ de bataille.

Le professeur fait-il au moins honneur à sa réputation dans son domaine de prédilection? Nul besoin de partager ses points de vue pour le reconnaître. Économiste libéral cohérent, Tremblay expose son credo avec clarté et sobriété. Pour lui, démocratie, libre entreprise et science vont de pair et expliquent le « succès » de la civilisation occidentale qui aurait compris, entre autres grâce à Adam Smith, que le moteur du progrès humain est la coopération intéressée, tant sur le plan individuel que national.

Dans cette logique, la globalisation des économies nationales apparaît comme une chance de progrès dans la mesure où les exigences de compétitivité ne se traduisent pas par un abandon de la mission sociale des États: « Cela signifie que les entreprises transnationales doivent accepter de payer leur juste part des taxes et des impôts, et il en va de même des hauts salariés qui bénéficient au premier chef des nouvelles technologies et de l'expansion des marchés ». Sorte d'appel à l'éthique capitaliste déjà évoquée par Bernard Landry, cet éloge de la mondialisation à visage humain qui table sur la bonne foi des requins apparaît un peu court pour convaincre, mais il propose néanmoins un point de vue qui repose sur des fondements argumentés.

On peut en dire autant, d'ailleurs, des suggestions formulées par Tremblay au sujet d'une réforme du système de santé: imposition de frais modérateurs, abolition du paiement à l'acte au profit du salariat ou de la capitation et révision du panier de services gratuits. Contestables sur les plans de la morale et de l'efficacité, ces solutions invitent toutefois à la discussion.

Homme de droite modéré qui ne s'avoue pas tel

(il dirait probablement, comme ses semblables, que la distinction gauche-droite est dépassée), Rodrigue Tremblay, dans ce livre, s'égare parce qu'il ratisse trop large. Qu'il heurte les consciences de gauche en se prononçant contre les grèves dans les services publics, cela est de bonne guerre et normal. Là où ça ne va plus, c'est quand il se permet, par exemple, une diatribe sans queue ni tête, d'inspiration bâtarde (entre l'anarcho-populisme et l'élitisme), au sujet des médias pourris qui encouragent l'insignifiance en accordant de l'importance, entre autres, au Sommet... des peuples! À le lire, on croirait que le paysage médiatique québécois se résume à TQS, à TVA et au *Journal de Montréal*. Aussi grossière et débridée que ses propos sur la religion, cette charge antimédiatique tient plus du tape-à-l'œil iconoclaste que de la réflexion.

Dans un chapitre où il condamne la motion de censure adoptée par l'Assemblée nationale du Québec à l'endroit des propos d'Yves Michaud, Tremblay fournit cette intéressante définition de l'opinion: « une manière de pensée qui ne repose pas sur un fondement certain. En d'autres mots, une opinion n'est pas nécessairement une vérité. Elle peut ne refléter que la seule perception, bonne ou erronée, qu'un individu a d'une chose ou d'une situation ». Il aurait dû, en toute lucidité, reconnaître là l'essence de son propre projet et intituler son essai *Ce que je crois ou Mon grain de sel*.

L'HEURE JUSTE

LE CHOC ENTRE LA POLITIQUE, L'ÉCONOMIQUE

ET LA MORALE

Rodrigue Tremblay

Éditions Stanké

Montréal, 2002, 352 pages

IDÉES EN L'ÈRE

Un politologue à la défense de Tintin

Antoine Robitaille

Tout le monde a son opinion sur Tintin. Pierre Skilling, un politologue doublé d'un bédéiste (il a été vice-président de la ScaBD-Québec, soit la Société des créateurs et amis de la bande dessinée), a voulu aller plus loin en étudiant le type de socialisation politique que le personnage à houppette pouvait induire. Pari fou de lire Tintin à l'aide de Tocqueville, Arendt, Duverger, Todorov et Piaget.

On a généralement été très psychanalytique dans les analyses de Tintin. Certains ont tenté de révéler son homosexualité implicite, d'autres se sont interrogés sur sa recherche du père, etc. Vous, cependant, vous avez choisi de l'aborder par la lunette politique: pourquoi?

Je ne suis pas le premier. Dans les années 70, des marxistes se sont penchés sur la politique dans la bande dessinée, généralement pour la dénoncer comme impérialiste, de droite. Nous disposons aujourd'hui d'un meilleur recul. Et ce qui me différencie peut-être de ces études, c'est que moi, j'aime vraiment la bédé! Je me suis aussi intéressé à la politique dans Tintin en raison de ma propre expérience. Comme plusieurs, j'ai découvert de nombreux lieux de la planète. Tintin est pour moi un « roman de formation ». Dans ce type d'œuvre, l'enfant découvre nombre de choses sur les relations humaines, la société. De ce point de vue, Tintin n'a pas tellement vieilli.

Tintin est-il de gauche ou de droite?

Hergé est plutôt de droite. Il a commencé à publier dans *Le Petit Vingtième*, supplément d'un journal catholique nationaliste dirigé par une espèce d'abbé Groulx belge. Mais de là à dire que Tintin est une œuvre réactionnaire, il y a un pas que je refuse de franchir. *Tintin au Congo*, c'est hypercolonialiste, bien sûr. Il y rencontre toutefois un missionnaire qui s'apparente aux militants humanitaires d'aujourd'hui. Du reste, plusieurs ont raconté avoir développé un goût pour le travail international en lisant Tintin.

Vous citez à cet égard la phrase de Pascal Bruckner: « Tintin a plus fait pour le respect des autres que

SOURCE ÉDITIONS NOTA BENE
Pierre Skilling

tout Lévi-Strauss et l'ethnologie réunis. Par ailleurs, vous faites remarquer le monarchisme des albums de Tintin et vous les présentez comme une « magnifique introduction aux droits de l'homme ».

Tintin est au fond une espèce de démocrate-chrétien, de centre-droite, comme on dit en Europe. Il s'avère dans chaque album un défenseur des droits de l'homme. Il est contre la peine de mort, par exemple.

Chose certaine, pour vous, il serait ridicule, comme certains le réclament, de « brûler Tintin ».

Aux yeux de certains, Tintin prend trop de place et empêche les nouveaux créateurs de bédé de se faire connaître. Sur le plan des idéologies, je ne crois toutefois pas qu'on puisse lui reprocher grand-chose. Certains disent qu'il y a une absence insupportable de sexualité dans Tintin, mais je ne crois pas qu'il y ait beaucoup de littérature pour enfants où ça baise à tort et à travers!

Votre livre est vraiment une défense de Tintin face à ses détracteurs. Vous soulevez quelques critiques mais, globalement, vous infirmez plusieurs accusations de conservatisme extrême, de racisme, etc.

Les gens, souvent, ne sont pas nuancés à propos de Tintin. Il y a d'un côté les thuriféraires qui voudraient tout excuser d'Hergé, son travail apparemment « collaborationniste » pendant la guerre, par exemple. De l'autre, on le condamne sans appel: il aurait été une sorte de nazi et, par conséquent, tout ce qu'il a fait est suspect. Moi, je voulais rétablir

l'équilibre, distinguer l'œuvre et l'auteur. Bien des gens à qui je parlais de Tintin me disaient spontanément: « C'est une bédé fasciste, non? » J'ai tenté de montrer la faiblesse de leurs arguments. C'est sûr qu'il y a des zones d'ombre dans la jeunesse d'Hergé, mais lorsqu'on met cette œuvre entre les mains d'un enfant aujourd'hui, je ne vois pas ce qu'il peut y avoir de dommageable, au contraire.

Quelle différence y a-t-il entre les enfants nourris aux littératures enfantines en vogue aujourd'hui et ceux qui ont grandi avec Tintin? Que ce soit Harry Potter ou les Pokémon, il me semble en tout cas qu'il y a aujourd'hui un apolitisme total.

Avec les cassettes vidéo, Tintin a connu une espèce de renaissance. Mais justement, le Tintin en vidéo a été complètement dépolitisé! La plupart des bons exemples dont je me sers dans mon livre ont été gommés! Dans *Tintin en Amérique*, les Indiens ont disparu, par exemple!

La dépolitisation des œuvres pour enfants correspond selon vous à celle de l'époque?

En effet, la politique a mauvaise réputation aujourd'hui. On ne croit plus vraiment qu'on peut changer les choses collectivement. La politique se résume pour plusieurs à l'élection. Or, ce qui est très intéressant dans Tintin, c'est que son action dans l'espace public ne se réduit pas au vote. En fait, il n'y a pas d'élections dans Tintin. Mais il contribue au renversement d'une dictature.

Vous écrivez que « la couronne royale stimule l'imaginaire plus facilement que l'urne électorale ». Pourquoi, selon vous, est-on spontanément monarchiste avec les enfants?

Dans le cas de Tintin, c'est peut-être un parti pris belge. Par ailleurs, c'est vrai qu'on ne pense pas à présenter aux enfants un président ou un premier ministre Lion! Une des raisons tient sans doute au fait que les symboles royaux ont un meilleur effet. Le pouvoir monarchique, c'est, au fond, le plus simple: une personne avec sa cour. Une symbolique forte. Certains politologues disent même que les monarchies traditionnelles connaissent les relations de pouvoir, la politique, mais pas la politique au sens de combat ouvert

Enfants devant le Musée des beaux-arts de Montréal durant l'exposition *Le Musée imaginaire de Tintin, 1980*. Photo de l'auteur.

et public pour le pouvoir. Bref, dans une monarchie, tout se résume à la célébration de l'amour du roi, comme celui qu'on voue à un père de famille. C'est un rapport d'autorité qui est peut-être plus simple à expliquer aux enfants.

La monarchie serait alors une sorte de stade infantile du politique?

Exactement. Il faut voir que sur le plan politique, ce sont les symboles qui frappent les enfants dans les œuvres. Le pélican de la monarchie syldave dans *Le Sceptre d'Ottokar*. Mais aussi les moustaches du dictateur Plekszy-Gladz dans *L'Affaire Tournesol*. Un livre qui, du reste, est si fort dans sa présentation du totalitarisme que

je crois qu'il peut nous préparer à la lecture d'Hannah Arendt!

L'Affaire Tournesol, c'est votre album préféré?

Un de mes préférés, en tout cas. Toute l'histoire est tissée de malentendus incroyables, il y a des fautes, des rendez-vous manqués. C'est un scénario fantastique. Rien n'est laissé au hasard. J'ai un petit faible aussi pour *L'Île noire*, le premier album que j'ai lu. Le slogan « de 7 à 77 ans » est vrai: Tintin est une lecture intéressante pour tous les âges de la vie. Or il n'y a plus vraiment de bédés qui aient cette ambition de nos jours. On vit une époque de compartimentage des générations: les bédés sont carrément pour adultes ou carrément pour enfants. C'est, selon moi, la grande raison d'une certaine crise actuelle de la bédé. Une des forces d'Hergé, c'est qu'il réussit à réunir les parents et les enfants autour d'un livre et offre plusieurs niveaux de lecture, comme le fait admirablement Tintin.

MORT AUX TYRANS!

TINTIN, LES ENFANTS,

LA POLITIQUE

Pierre Skilling

Éditions Nota Bene,

collection « Études culturelles »

Québec, 2001, 194 pages

Contre Bernard Pivot

Le 11 septembre

Mieux vaut tard que jamais: c'est l'automne dernier qu'a été lancé le 27^e numéro de la revue de la bande de Kundera, *L'Atelier du roman*. Notons entre autres un dossier au titre, disons... évocateur: « La critique a-t-elle besoin des romanciers? », titre qui comporte un texte de Philippe Muray d'une méchanceté inouïe à l'endroit de Bernard Pivot. « La destruction de la littérature porte en France un nom que le monde nous envie », écrit-il avant d'expliquer que Pivot a inventé une sorte de *Loft Story* pour auteurs. Extrême exagération qui risque d'occulter quelques bonnes intuitions sur le rapport trouble entre la télévision et la littérature. Que dira-t-il des prix Odysée qui s'en viennent? Gala télévisé sur le livre, évoqué avec ironie dans le même numéro de la revue par François Ricard, au début d'un texte à la fois fin et hilarant. Le professeur de McGill y relate une rencontre avec Stéphanie, jeune étudiante en lettres, délicateuse, qui l'initie aux principes ahurissants d'un nouveau courant, la « traduction féministe », visant la « réécriture au féminin ». « Une traductrice féministe qui voudrait travailler sur Madame Bovary pourrait commencer par démasculiniser le titre du roman en le remplaçant par quelque chose comme Emma Rouault. »

Le 11 septembre suscite un déluge de réflexions, et pas seulement dans les livres. En effet, les revues ne cèdent pas leur place. En France, *Esprit* propose dans tous ses derniers numéros de nombreux textes sur la question. Dans le numéro 281 (janvier 2002), notons un intéressant texte de Dick Howard. Le professeur à Stony Brook (État de New York) explique que la forme « la plus virulente » de l'antiaméricanisme vient des États-Unis, une tradition d'autocritique qui peut selon lui s'avérer destructrice.

Dans *Commentaire* (numéro d'hiver 2001-02), Stanley Hoffmann, professeur à Harvard, signe un texte intitulé « Mais pourquoi n'aime-t-on pas les États-Unis? ».

Pour répondre à cette question, il invoque entre autres une « discordance » entre « une idéologie qu'inspire un libéralisme universel » et « une politique extérieure qui a trop souvent conduit Washington à soutenir, voire à mettre en place, des régimes particulièrement autoritaires et répressifs ».

arobitaille@sympatico.ca

Marc Fisher Le Métier de romancier

« Prêcher par l'exemple demeure la meilleure stratégie pédagogique. »

C'est ainsi qu'on acquiert le métier de romancier.

Marc Fisher l'a compris, ses lecteurs le savent.

Et c'est pourquoi ils sont nombreux. »

Extrait de la préface de Bruno Roy, président de l'Union des écrivains et écrivains québécois.



TRAIT D'UNION LANCEMENT LE 5 FÉVRIER 2002 DE 17 H 30 À 19 H 30 À LA MAISON DES ÉCRIVAINS

Venez visiter notre site! • www.traitudunion.net

LE DEVOIR

DE VISU

ARTS VISUELS

Terrain de jeu nippon

GIGAJAPON -
BIG IN JAPAN

Galerie Liane et Danny Taran
Centre des arts Saidye Bronfman
5170, chemin de la Côte-Sainte-
Catherine
Jusqu'au 10 mars

MARIE-ÈVE CHARRON

Faut-il vraiment le souligner? Le passage à Montréal d'une exposition regroupant certaines pratiques contemporaines d'artistes du Japon est particulièrement réjouissant et n'aura pas de mal à retenir l'attention. En effet, la diffusion de ce travail au Québec n'a pas dépassé le stade de la rareté, même si sa circulation dans le monde de l'art est de plus en plus grande.

Gigajapon, exposition organisée par la galerie Cambridge sous le commissariat de Catherine Osborne, aura l'heur de soulever un ensemble de questions sur l'internationalisation de l'art, qu'il est difficile d'ignorer. Le pôle de l'exotisme accolé à l'Asie fixe un certain horizon d'attente auquel cette exposition n'échappe pas. Le degré d'adhésion de l'art nippon aux courants internationaux semble intéresser dans un premier temps, manière obtuse de vérifier si la différence est bien au rendez-vous. Le Japon, pourtant, comme les autres pays, prend part à la croissance de la mondialisation, et son art n'y

échappe pas, marché oblige. Aussi, le visiteur ne sera pas trop dépaycé au Centre des arts Saidye Bronfman. Il risque même de ne pas voir la spécificité culturelle attendue. La différence, elle, y est certainement.

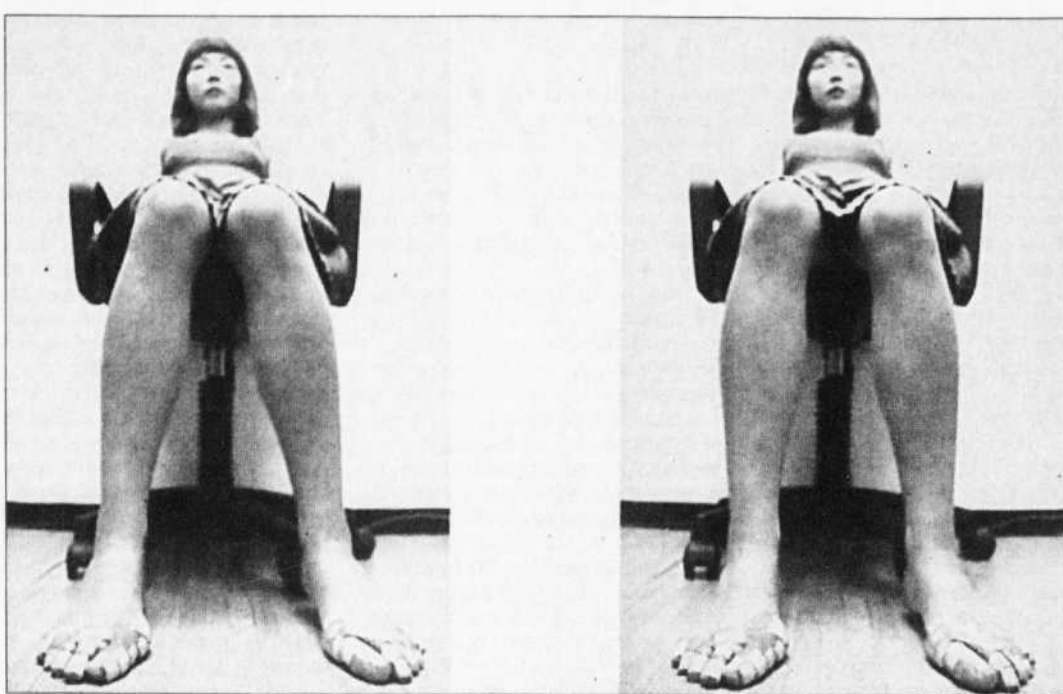
Cependant, elle ne se trouve pas entièrement dans ce qu'il y a d'offert aux yeux mais peut-être davantage dans tout ce qui entoure cet art, par exemple son contexte de réalisation et son réseau de diffusion. D'où la nécessité d'un commentaire encadrant l'exposition tel ce catalogue, encore à venir — mais viendra-t-il? —, auquel se substituent, dans la galerie, un communiqué et une brochure qui, bien qu'amusante, n'est qu'illustrée.

Sous une
innocence
apparente,
celle du jeu
et du
divertissement,
une certaine
inquiétude est
sourdement
à l'œuvre
dans cette
exposition

Du
divertissement

L'approche laconique du communiqué informe que *Gigajapon* veut témoigner de «la fascination que l'enfance, l'excès et la consommation exercent sur la culture urbaine japonaise». En cela, l'exposition s'en remet à quelques idées reçues véhiculées autour du Japon et prête flanc à la critique. Depuis son ouverture à l'Occident, soit depuis les années 50, la culture japonaise se situe à cheval entre la tradition et la post-industrialisation, pour laquelle le développement en accéléré de la technologie a beaucoup compté.

Une bonne part des pratiques artistiques actuelles prennent en charge ce second volet, à dominante urbaine, lié aux divertissements, aux jeux et aux gadgets sous toutes leurs formes. Pensons par



Sitting Girl Right and Left, 1996-98, de Yuki Kimura, une des œuvres de l'exposition *Gigajapon* présentée au Centre Saidye Bronfman.

exemple à Mariko Mori et à Takashi Murakami, dont les travaux, diffusés à travers le monde, glanent dans la culture populaire des mangas ou des jeux vidéo leur image tonique et artificielle.

Tous rattachés à une génération émergente, les six artistes présentés dans *Gigajapon* se détachent un peu de cette tendance en faisant moins directement appel à cette iconographie. Tout en restant influencés, visuellement, par cet univers, ils proposent en général des dispositifs conçus pour interagir avec le visiteur et soutiennent de manière critique les considérations sur la ville. Les quelques artefacts de performance de Risa Sato, des tricycles mutants, ont voyagé avant

d'atterrir dans la galerie puisqu'ils ont servi lors d'interventions dans Tokyo. Des vidéos rendent compte de ces «sorties» au cours desquelles l'artiste a repensé, par l'étonnement et la proposition au jeu, le rapport à l'autre dans le tissu urbain. Les *Beans-Ballons* (1999), de Takahiro Fujiwara, imposantes structures de plastique bleu et rose, proposent de modifier les comportements des visiteurs dans une galerie ainsi que la perception du corps, selon un projet qui reste à vérifier, puisque des restrictions d'ordre technique ne permettent pas d'en faire l'expérience sur place. Le visiteur ne risque pas de s'attarder bien longtemps auprès de ces immenses sculptures molles,

surtout réduites, ici, à leur impact visuel alors qu'elles étaient pensées au départ pour qu'il s'y introduise et y folâtre.

À l'écart de ces propositions où la légèreté prend le dessus, la série de photographies de Yuki Kimura apparaît comme la plus solide. Quoique l'image *Tobacco #3, Enemies Big & Small* (1999), qui montre la rencontre entre un visage et des paquets de cigarettes américaines, soit des plus prévisibles, les autres photographies présentées jouent plus finement et abordent le registre de la frêle frontière entre l'âge adulte et l'enfance. Avec une ambiguïté savamment posée, les portraits de jeunes filles réalisés par Kimura semblent tra-

duire un refus volontaire de grandir en retenant le temps du côté de l'enfance. La crainte de l'adoption, trop précoce, des attitudes et des obligations d'adulte y est probante.

Sourde inquiétude

Tout porte à croire alors que l'excès et la démesure de la culture japonaise, dont l'exposition se veut l'indicateur, sont de près suivis par la fragilité. *Gigajapon*, comme d'autres expositions récentes, par exemple *Le Ludique* cet automne au Musée du Québec, prend le jeu à témoin. Disons que dans *Gigajapon*, le ton est davantage aigredoux; sous une innocence apparente, celle du jeu et du divertissement, une certaine inquiétude est sourdement à l'œuvre dans cette exposition, qui n'est pas sans montrer que le capitalisme célébré par le Japon n'a pas tenu ses promesses. Bien qu'elles soient amusantes, les œuvres informent surtout sur cette tension. C'est du moins le cas de *Star* (2000), un dispositif de Hiroyuki Matsukage, qui invite le spectateur à prendre un micro sous les projecteurs qui s'allumeront et devant l'image d'une foule en délire qui clamera sa joie au moment où il y proférera quelques mots, voire chantera si le cœur lui en dit. Personne ne manquera de sourire et d'être surpris devant ce dispositif qui s'anime pour faire du visiteur l'égal d'une vedette pendant un bref moment — quinze minutes, aurait précisé Warhol. Pourtant, et c'est le propre de bien des gratifications offertes par une société de consommation, ce sont des conditions artificielles qui président à ce succès, ce que par ailleurs l'installation de Matsukage n'omet pas d'exhiber. De manière peut-être inattendue, l'exposition ne laisse pas indifférent, et ce, juste au moment où, subtilement, le malaise surgit.

Petits dérèglements

A WALK THROUGH
MAINTENANCE

Douglas Scholes

ÉTAT DE SIÈGE

Alfredo Abeijon
Centre Circa
372, rue Sainte-Catherine Ouest,
espace 444
Jusqu'au 9 février

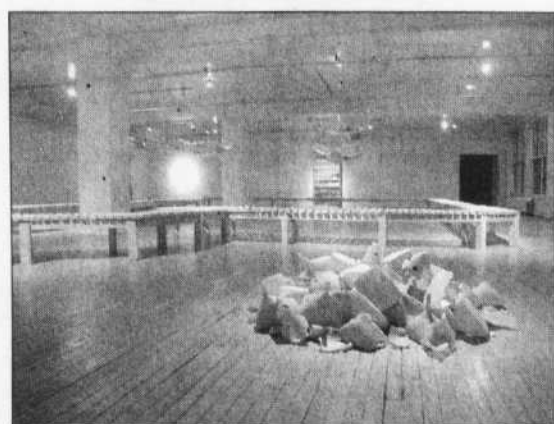
BERNARD LAMARCHE
LE DEVOIR

Deux pour le moins inattendu, deux installations chez Circa prolongent en galerie, selon deux modes passablement différents, le processus de création. Loin des propositions désormais convenues pour lesquelles l'atelier est transposé à même l'enceinte des galeries, ces deux productions renouvellent quelque peu le genre, en renouant avec la notion de hasard et une interactivité légèrement enrayée.

De la restauration

Dans la grande salle de la galerie, Douglas Scholes a construit une rampe de bois sur laquelle les spectateurs peuvent marcher. Tout près de ce passage, suspendues au plafond, on trouve deux grappes de tubes de téléviseurs moulés dans la cire. Plus loin (mais il n'en était pas ainsi au moment du vernissage), l'accumulation de ces tubes, partiellement éclatés, sous-entend que l'œuvre se désagrège. Une étagère contient certains de ces modules, préparés sans doute pour assurer la continuité de l'installation, ce que le titre de l'œuvre, du moins, suggère.

L'œuvre se modifie constamment. De fait, suivant le moment



Une vue de l'installation de Douglas Scholes, *A Walk Through Maintenance*, au Centre Circa.

de la visite, elle pourrait ne jamais présenter exactement le même aspect, selon que les unités de cire se sont écrasées au sol (leur poids ayant fait céder les attaches), qu'elles sont toutes demeurées à leur point d'ancrage ou qu'elles s'abîment au moment où le visiteur circule dans la galerie.

L'œuvre a ceci de prévisible que le temps la menace. Bien des œuvres dans le passé ont pu fonctionner selon la règle voulant que leur propre fonctionnement ou leur vie propre entraîne leur extinction par entropie. À ce thème connu, Scholes apporte quelques variations en se référant à l'atelier de l'artiste et en poursuivant, durant l'exposition, le travail de fabrication. La présence de l'artiste à quelques reprises vient modifier le cours des choses, alors que Scholes convient, en quelque sorte, d'un rendez-vous précis avec le public. À certains moments prédéterminés, l'artiste vient restaurer la pièce, remplacer les tubes cathodiques

qui sont tombés et qui sont jetés, avec leurs semblables, dans les décombres.

Ces rendez-vous ponctuels donnés aux visiteurs, cette maintenance de la pièce anticipant sur sa dégradation prévisible, contrastent avec son caractère aléatoire. Alors que les séances de restauration sont planifiées, les instants où les modules suspendus se détachent sont impossibles à pré-

voir. Le rythme de dégradation est également imprévisible. Il se pourrait que les visiteurs assistent à ce qui est moins un incident (la dégradation de la pièce est tout de même inscrite au programme) qu'un événement qui vient perturber le cours silencieux des choses.

On pourra certainement reprocher à l'œuvre cette opposition trop simple entre la précarité de l'élément sculptural et le passage surélevé en bois, autrement déterminé. Mais outre cet élément à notre avis accessoire, qui ajoute peu, l'œuvre, sans être renversante, ménage, par ses interventions précises et ses flottements, quelques instants de choix. L'artiste sera sur place, pour les restaurations, aujourd'hui à compter de midi. La durée de la séance dépendra des réparations à faire.

État de siège

Dans la petite salle de la galerie Circa, Alfredo Abeijon, dont on a pu voir le travail à la galerie Clark comme à la galerie du MAI ces dernières années, a imaginé un dispositif d'une bel-

le efficacité. Dans *État de siège*, une petite maison attend des visiteurs qui, une fois qu'ils y ont pénétré, se voient filmés sur un écran de télé, par l'arrière, en plongée. À l'extérieur de cette petite construction, l'œuvre possède une manivelle géante en bois, sur laquelle est fixée la dite caméra.

La manivelle invite les visiteurs à la manipuler, telle une grue au cinéma. Une fois actionnée, cette caméra décrit un mouvement rotatif et plane au-dessus des têtes de ceux qui sont filmés. Aux manipulateurs, il est impossible de voir le fruit de leur intervention. Les gens à l'intérieur, en contrepartie, ne peuvent savoir qui manipule le dispositif. L'œuvre poursuit avec

doigté une des pistes que le travail d'Abeijon explore depuis quelques années, sur la perméabilité, qu'elle soit celle des cultures ou celle de ces espaces supposés clos.

On pourra voir dans cette œuvre une allusion de plus à la culture de surveillance dans laquelle nous vivons. Les références au cinéma l'emportent plutôt, comme cette fiction dans laquelle le visiteur se retrouve pris malgré lui.

En plus de manipuler les notions d'échelle avec habileté (en fonction notamment des dimensions de la salle d'exposition), Abeijon parvient à créer une fable avec *État de siège* et ses dérèglements judicieusement planifiés.

KITTIE BRUNEAU
ŒUVRES INÉDITES 1980 - 2001
DU 7 FÉVRIER AU 3 MARS 2002

Portrait de Bruneau, 2001

Galerie d'art d'Outremont
44, avenue Saint-Just
(514) 495-7419

RAPPEL
Exposition-concours en arts visuels
à la maison de la culture Marie-Uguay
Une traversée de l'imaginaire

Du 24 mai au 24 août 2002

APPEL DE DOSSIERS AUX ARTISTES

Dans le cadre de la réouverture du canal de Lachine, la maison de la culture Marie-Uguay prépare une importante exposition-concours. Voici les thèmes suggérés :

- la mémoire, le passage du temps et l'évocation d'un souvenir historique
 - la prospective, l'expression d'un futur anticipé et remodelé
 - l'urbanité, la métaphore de la ville à l'identité renouvelée
 - le paysage, la nature transformée, réinventée
 - l'espace, l'espace social, industriel ou technologique
 - l'environnement, l'écologie, la géographie et le site
- la citation, allégorie et emprunt à l'histoire de l'art de la représentation de canaux célèbres

Commissaire invité : Jean De Julio-Paquin

CONDITIONS PARTICULIÈRES DU CONCOURS

Le projet d'exposition est ouvert à l'ensemble des arts visuels : dessins, peinture, sculpture, gravure, installation, photographie et arts médiatiques. Les artistes devront réaliser une œuvre originale pour l'événement. Documents requis :

- une description de l'œuvre à concevoir
- un curriculum vitae
- un dossier de presse et dix diapositives d'œuvres antérieures
- tout autre document pertinent (catalogues, etc.)
- une enveloppe de retour pré-adressée et pré-affranchie

Deux prix seront attribués : Le grand prix du Jury et Le prix du Public

Les dossiers doivent parvenir au plus tard le vendredi 15 février 2002 à l'adresse suivante :

Ville de Montréal - Service de la culture
APPEL DE DOSSIERS - UNE TRAVERSÉE DE L'IMAGINAIRE
à/s : Martin Philippe Côté
5650, rue d'Iberville, 4^e étage, Montréal (Québec) H2G 3E4
Renseignements : (514) 872-2358, télécopieur : (514) 872-1417
courriel : martin-philippe_cote@ville.montreal.qc.ca

Les réponses seront communiquées en mars 2002; les dossiers non retenus seront retournés.

Ville de Montréal

DENIS JUNEAU

Clair - obscur

Jusqu'au 16 février

Denis Juneau. Ponctuations - Rétrospective

Musée du Québec : jusqu'au 7 avril 2002

Musée d'art de Joliette : du 26 mai au 8 septembre 2002

GALERIE SIMON BLAIS

4321, rue Clark Montréal H2T 2T3 514 849 1185. Ouvert du mardi au vendredi 9h30 à 17h30 et le samedi 10h à 12h